

Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire

n° 68

n° 68 Nouvelle Série Équinoxe de Printemps 2024



ISSN 2110-7599
France : 9 €



Jean Mabire et la
métapolitique



Vous avez dit metapolitique?



Photo de couverture :
Jean Mabire - 1970

En ces pages nos rhéteurs remettent, si nous pouvons reprendre cette expression d'Alain de Benoist : « **Les idées à l'endroit** », ce n'est que justice à l'encontre de Jean Mabire dont, peu aujourd'hui, le comprennent sous cet angle « **metapolitique** ».

En se reportant aux décennies soixante et soixante-dix du siècle dernier, l'on constate qu'elles furent d'une richesse, mais surtout d'une force politique et plus encore culturelle, exceptionnelles. Ce fut un combat titanesque qui se poursuit aujourd'hui encore. Aujourd'hui, beaucoup se bousculent afin d'avoir une place au créneau, en ce temps-là, ils étaient très peu, ce qui fit sans doute leur force.

À travers ces témoignages destinés à appuyer la pensée de Jean Mabire, il apparaît que rien, idéologiquement n'a réellement changé. Que ces hommes sont restés eux-mêmes, fidèles à leurs convictions et à leurs idéaux, tel que le fut notre ami jusqu'au bout.

Juste une précision. Le préfixe *méta* nous vient du grec *μετά* qui signifie *après*, *au-delà de* et exprime tout à la fois la réflexion, le changement, le dépassement, la postériorité. Il peut donc s'adjoindre à tout autre sujet que la politique ici employé. En ce qui concerne notre vision, nous y ajoutons la réaction et l'opposition à une volonté de destruction qui prit naissance en ces années de lutte.

Entendons-nous bien ! Si Jean Mabire, qui était dans sa trentaine en ces années soixante, a exprimé à travers ses articles parus dans divers journaux et revues de l'époque, des idées et des positions très inscrites, il n'eut toutefois jamais un engagement réellement politique et surtout pas politicien. Il laissa cela à d'autres et n'a jamais mélangé les genres, même si certains désirent le classer à l'extrême droite d'un échiquier. L'extrême en politique, est allé jusqu'au bout d'une idée, d'un cheminement, en utilisant, si nécessaire, la force ou la même la terreur afin d'y arriver. Il n'est jamais apparu que ce fut ni la volonté, ni l'expression de Jean Mabire tout au long de sa vie, ainsi d'ailleurs que de ses compagnons de marche. Non ! Le combat de Jean Mabire était autre et se situait à un autre niveau, celui simplement du culturel.

Adhérez!

A remplir soigneusement
en lettres capitales.
Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 25 €

☐ Adhésion de soutien 50 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel: _____

@ _____

Profession: _____

AAJM
1, rue de l'Église
Baulne-en-Brie
F 02330
Vallée-en-Champagne

Son extrême à lui avait un bien autre sens. Il a su l'exprimer à travers ses ouvrages : *Les Vikings*, *Ungern*, *Bering* ou encore *Amundsen*. Opposer à une volonté de destruction intellectuelle : Le courage de la volonté, de l'aventure, du rêve, du dépassement de soi, la recherche de l'excellence. Toutes qualités, valeurs ou vertus qu'une Révolution nihiliste permanente camouflée en progressisme désirent détruire les fondamentaux pour mieux imposer un système qui asservit les Peuples avant de les tuer, nie catégoriquement.

Le combat que mène Jean Mabire dans les années soixante-dix n'est pas d'imposer mais de proposer une direction tout en portant un coup d'arrêt à l'envahissement d'une société destructrice ne débouchant que sur un vide absolu. C'est simplement un rappel aux origines, aux traditions, à l'Histoire. Ce sera la continuité de l'énorme travail qu'il avait déjà entamé seul, il y a longtemps déjà, avec la revue *Viking*. La recherche des racines d'un Peuple, d'une Nation ou simplement d'une communauté. Pour lui et pour nous, ce seront également celles de notre Europe !

Aller au-delà, dépasser, c'est aussi exploiter ses idées sur le terrain. Jean Mabire n'aura de cesse de mener cette action à travers sa « **Fidélité à la Jeunesse** ».

Le combat culturel mené en ces deux décennies qui fut l'œuvre, en grande partie, du GRECE, est toujours et peut être plus que jamais, d'actualité, parfois avec de nouveaux moyens, mais il continue, c'est un combat héroïque ! Jean Mabire ne fut qu'un combattant parmi d'autres. Mais, comme ceux qui s'expriment ici aujourd'hui, jamais il ne quitta les rangs, sauf pour rejoindre la Grande Armée ! Nous devons suivre sa trace, tel est notre Devoir !

Bernard LEVEAUX



Au sommaire de ce n° 68

- **Georges FELTIN-TRACOL** — Le bilan d'un demi-siècle de métapolitique Française.
- **Alain DE BENOIST** — Entretien sur la métapolitique pour la revue des Amis de Jean Mabire.
- **Pierre VIAL** — Jean Mabire et la métapolitique.
- **Robert DRAGAN** — Jean Mabire ou la gravité du Dasein.
- **Robert STEUCKERS** — Quelques réflexions sur la pensée métapolitique de Guillaume Faye.
- **Philippe RANDA** — Jean Mabire, un « horsain » en politique.
- **Jean Paul LORRAIN** — En Corse, la métapolitique remplace le fusil d'assaut !

Administration

Le bilan d'un demi-siècle de métapolitique française

par Georges Feltin-Tracol

On croit que le communiste italien **Antonio Gramsci** (1891 – 1937) est le principal penseur de la métapolitique. Or, en 1927, le philosophe Max Scheler emploie lui aussi le terme au cours d'une allocution à l'École supérieure allemande de politique. L'origine du mot demeure contestée. Pour certains commentateurs, il reviendrait à deux Prussiens, le médecin Christoph Wilhelm Hufeland (1762 – 1836) et le philologue August Ludwig Schlözer (1735 – 1809). Dans *Qu'est-ce que la métapolitique ?*, Alberto Buena souligne que le professeur Gustavo Buenon a noté que « **le premier à l'utiliser était Juan Carumel (1606 – 1682) de Madrid, puis Juan de Lolme (1740 – 1806) de Genève, et troisièmement l'Allemand Johan Georg Schlosser (1739-1799)** ». On le retrouve dans *Considérations sur la France* (1795) du Savoisien Joseph de Maistre (1755 – 1821). Il lui donne une connotation contre-révolutionnaire difficilement effaçable.

La présente contribution ne cherche pas à plonger dans l'étymologie du mot « métapolitique », ni même à en discuter la portée philosophique. Elle entend plutôt retracer très brièvement son développement contemporain en France dans la seconde moitié du XX^e siècle avant qu'elle ne se répande hors de ses frontières. Il s'agit par conséquent d'en retracer le *récit historique*.

Avant la Première Guerre mondiale, avec *Les sociétés de pensée et la démocratie moderne. Études d'histoire révolutionnaire*, l'historien français **Augustin Cochin** (1876-1916) met en évidence le rôle déterminant



des « sociétés de pensée », dont la franc-maçonnerie, à la fin du XVIII^e siècle dans la genèse intellectuelle de la Révolution française en 1789. Parallèlement à la diffusion dans tout le royaume de France de libelles, et de livres dont les volumineux tomes de l'*Encyclopédie* dirigée par Denis Diderot et Jean d'Alembert, les « salons cultivés » développent à travers les discussions galantes et les jeux de mots un état d'esprit propice à la réception

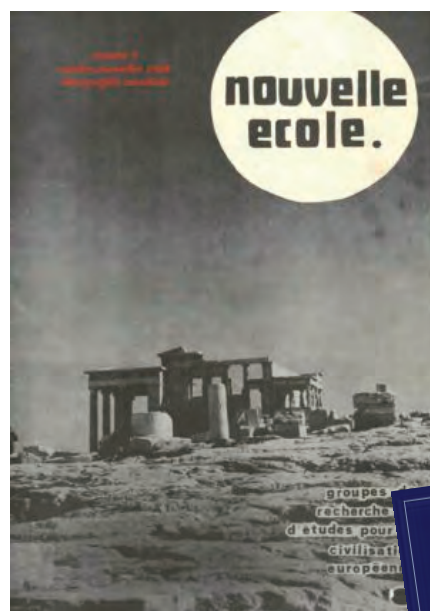
des nouvelles idées libérales. Dans les campagnes, les almanachs vendus par les colporteurs préparent les esprits aux bouleversements à venir.

À compter de 1899, en pleine affaire politico-judiciaire sur le sort d'Alfred Dreyfus, Charles Maurras (1868-1952) invite les fondateurs de *L'Action Française* à se préparer à un long combat des idées. « **Nous travaillons pour 1950** », leur dit-il. Par un quotidien, un institut de formation, des revues et des militants, la pensée maurrassienne influence plusieurs générations jusqu'en 1945. Cependant, les espoirs nationalistes intégraux d'une restauration monarchique se révèlent vains...

Sur les décombres de l'Algérie française

À la fin de la décennie 1960, après l'arrêt de la revue *Europe Action* et le naufrage politique du MNP – REL (Mouvement nationaliste de progrès – Rassemblement européen de la liberté) aux élections législatives de 1967, Dominique Venner (1935-2013) et





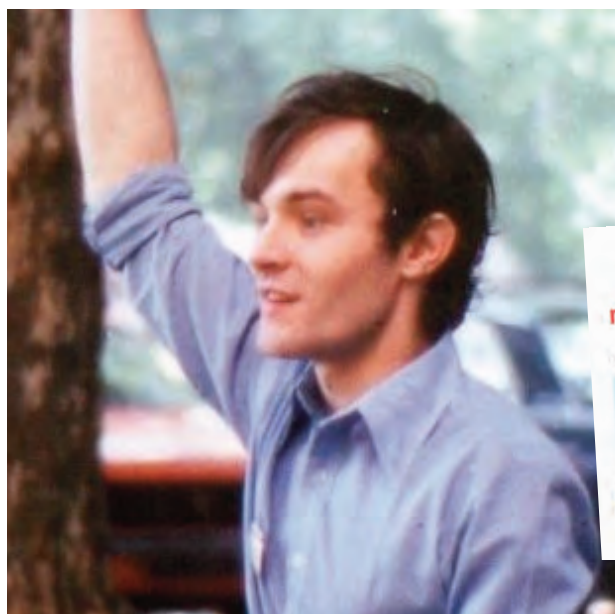
quelques militants prometteurs (Jean-Claude Valla, Alain de Benoist, Pierre Vial) découvrent les écrits de Gramsci et les mettent en pratique. C'est le lancement de la revue *Nouvelle École* au début de l'année 1968, du GRECE (Groupement de recherches et d'études de la civilisation européenne), de l'IEO (Institut d'études occidentales) présidé entre 1968 et 1971, à la demande de Dominique Venner, par l'académicien et ancien non-conformiste des années 1930 de la « Jeune Droite » Thierry Maulnier et ce qui deviendra plus tard la « Nouvelle Droite » (ND).



Le 29 novembre 1981 se tient à Versailles le XVI^e colloque national du GRECE qui proclame « **Pour un «gramscisme de droite»** ». Les intervenants (Claudine Got, Michel Wayoff, Guillaume Faye, Pierre Vial, Jean-Joël Brégeon et Alain de Benoist) interprètent selon leurs idiosyncrasies les enseignements du prisonnier italien. À l'orée des années 2000, force est de constater la mise à l'écart de la métapolitique. Certes, en 2000, le GRECE publie un travail cosigné par Alain de Benoist et Charles Champetier intitulé *Manifeste pour une renaissance européenne : à la découverte du GRECE. Son histoire, ses idées, son organisation*. Le texte se réfère à la métapolitique avant que les divers périodiques issus de la Nouvelle Droite ne se focalisent plus sur ce point central peu de temps après. Il ne faut pas généraliser ce premier constat. D'autres praticiens néo-droitistes ont continué à examiner toutes les ressources de la métapolitique. En

rupture avec des structures parisiennes ankylosées, **Guillaume Faye** (1949 – 2019) présente dans *Pourquoi nous combattons. Manifeste de la Résistance européenne* (2001) la métapolitique comme la « **diffusion dans la société d'idées et de valeurs culturelles dont l'objectif est une transformation politique en profondeur et à long terme** ». « **Indispensable préparation de toute action politique ou révolutionnaire,**

comme du maintien d'un pouvoir en place, quel qu'il soit (*idem*) », elle « **s'avère le complément indispensable de l'action politique directe mais elle ne peut ni ne doit en aucun cas la remplacer** ». Tout au cours de sa vie - ou de ses trois vies successives (1971 – 1989, figure de proue des Nouvelles Droites européennes, 1989 – 1998 animateur radio et auteur de farces téléphoniques, 1998 – 2019 chantre du « monde - race blanc »), Guillaume Faye fait en sorte que ses idées soient des spermatozoïdes en quête d'ovules (les masses populaires). Ses exagérations, ses effets rhétoriques en tribune et sa difficulté à ca-





naliser ses réflexions foudroyantes entravent toutefois leur diffusion optimale.

Président du GRECE de 1987 à 1991, **Jacques Marlaud** (1944 – 2014) ne cesse de réfléchir sur ce concept ignoré du monde universitaire. Dans son recueil, *Interpellations* (2004), sous-titré *Questionnements métapolitiques*, le texte « **Métapolitique : la conquête du pouvoir culturel, la théorie gramscienne de la métapolitique et son emploi par la "Nouvelle Droite" française** » représente une tentative d'explication destinée à l'origine, en 1983 et en anglais, aux membres d'un cercle néo-droitiste d'Afrique australe avant d'être traduit des années plus tard en allemand. Jacques Marlaud s'attarde sur des cas métapolitiques précis à travers des exemples historiques liés au romantisme politique du « Printemps des peuples » de 1848. En s'inspirant d'un ouvrage de Jean Mabire, *Les Grands Aventuriers de l'Histoire. Les éveilleurs de peuples* (1982), il cite le Polonais Adam Mickiewicz, le Danois Nicolas Grundtvig, le Hongrois Sandor Petöfi et l'Allemand Friedrich Jahn. Jacques Marlaud ausculte avec soin la domination culturelle de la gauche en Occident (on est en pleine Guerre froide) et revient sur les efforts méritoires des Nouvelles Droites qui contestent le monopole idéologique libéral – gauchiste. Il affirme en outre que « **la métapolitique [...], loin d'être une tâche extraordinaire, se présente comme l'activité normale des élites intellectuelles. Elle est, pour ainsi dire, la culture en voie de construction, une culture devenue consciente d'elle-même et de ses propres devoirs envers elle-même** ». La métapolitique n'est ni une « **politique masquée** (ou dissimulée) », ni une « **parapolitique** » (faire de la politique politicienne sous couvert d'activités culturelles).



Magazine. L'homme de presse français Robert Hersant permet à Louis Pauwels (1920-1997)

de transformer le supplément dominical du *Figaro* en un magazine hebdomadaire aux opinions percutantes. Le secrétaire général du GRECE, Jean-Claude Valla (1944 – 2010), en devient le rédacteur en chef et fait entrer dans l'équipe plusieurs membres du GRECE dont Alain de Benoist. Celui-ci réunira en 2009 une compilation de ses articles dans *Au temps des idéologies « à la mode »*. Articles parus dans « *Le Figaro-Dimanche* » et « *Le Figaro Magazine* » (1977 – 1982) parue en 2009. En 1977, *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines* regroupait les articles écrits pour *Valeurs actuelles* et *Le Spectacle du Monde* entre 1970 et 1976.

Le succès du *Figaro Magazine* inquiète la presse de gauche qui fomenta en 1979 une vigoureuse campagne de dénonciation contre la présence dans la rédaction de « mal-pensants ». C'est le fameux « **été de la Nouvelle Droite** », terme donné par les journalistes gauchistes. Le summum est atteint au lendemain de l'attentat contre la synagogue rue Copernic à Paris le 3 octobre 1980 (quatre morts). Aussitôt attribuée à l'« **extrême droite** » et au « **climat intellectuel** » suscité par la Nouvelle Droite alors que les terroristes sont des Palestiniens, cette tragédie voit les régies publicitaires exercer un odieux chantage sur Robert Hersant et Louis Pauwels. Ces derniers se débarrassent peu à peu de tous leurs journalistes néo-droïtistes. Dans la même période, Louis Pauwels découvre la foi catholique et les charmes déléteurs du libéralisme, de l'atlantisme et de l'occidentalisme. Cette forme de métapolitique se révèle finalement bien décevante.

La Nouvelle Droite parisienne persiste encore dans cette voie. Les revues *Éléments*, *Nouvelle École* et *Krisis* paraissent à un rythme régulier. En 2018, le rédacteur en chef d'*Éléments*, François Bousquet, ouvre une librairie, *La Nouvelle Librairie*, en plein cœur du Quartier latin, ce qui provoque l'exaspération de la gauche et des progressistes. Il existe pour l'heure à Paris au moins quatre librairies dissidentes. Outre *La Nouvelle Librairie*, il y a la *librairie Vincent*, héritière légitime de la librairie *Facta* du journaliste d'enquête sur les cénacles discrets de la politique française, Emmanuel Ratier (1957 – 2015), la *Librairie Française*, plus nationaliste maurrassienne, et la *librairie Duquesne* d'orientation contre-révolutionnaire et catholique traditionaliste. En de-

Les facettes de la métapolitique

Mais quel est le bilan effectif de toutes ces manœuvres ? Après un demi-siècle d'exercices et d'expériences variés et en se limitant au seul domaine français, quitte à fausser quelque peu les perspectives et les conclusions, il est aisé de dresser un premier aperçu des actions entreprises contre l'hégémonie culturelle de la gauche, du progressisme, de l'idéologie égalitaire et du cosmopolitisme. *Quatre mises en œuvre métapolitiques* ont été, simultanément ou successivement, pratiquées en France.

Le *mode initial* d'où procèdent les trois autres pourrait s'appeler la « **métapolitique par le haut** ». Il s'agit dès les années 1970 de combattre l'influence des pensées égalitaires en éditant des revues et en investissant la presse écrite, sachant que la télévision publique d'État et les radios tant publiques que privées demeurent des chasses gardées inaccessibles. L'exemple métapoliticien de tout premier ordre demeure les premières années du *Figaro*





Analyse



Si le comité de patronage de Nouvelle École compte de nombreux universitaires, ceux-ci restent des exceptions courageuses. La majorité de leurs collègues réproouve tout à fait la moindre originalité intellectuelle. Perclus de bureaucratie, d'animosités personnelles et d'idéologies modernistes, l'enseignement supérieur se ferme obstinément à la Nouvelle Droite. »



hors de la capitale française, signalons la présence à Nancy de la librairie *Les Deux Cités*, et au Puy-en-Velay d'*Arts Enracinés*. L'ouverture de ces deux établissements déclenche la colère, la hargne même, de la gauche dans la presse locale, des manifestations d'hostilité (!) et des exactions de la part des antifas.

Dans le milieu universitaire

La deuxième application de la métapolitique touche encore à la production, à la diffusion et à l'adoption d'idées au sein de l'université française. Depuis l'Épuration de 1945, le monde universitaire est une place forte de la gauche. En 1969, le sociologue Jules Monnerot écrivait *Démarxiser l'Université*. La Nouvelle Droite a cherché à s'implanter dans ce milieu afin de relayer sa vision du monde et des enjeux auprès des étudiants et des autres enseignants. Cette tâche fut loin d'être aisée. Si le comité de patronage de *Nouvelle École* compte de nombreux universitaires, ceux-ci restent des exceptions courageuses. La majorité de leurs collègues réproouve tout à fait la moindre originalité intellectuelle. Perclus de bureaucratie, d'animosités personnelles et d'idéologies modernistes, l'enseignement supérieur se ferme obstinément à la Nouvelle

Droite. Il y eut toutefois des tentatives presque réussies, en particulier à l'université Lyon - III Jean-Moulin. Entre la fin des années 1970 et le milieu des années 2000, cet établissement accueillait des personnalités proches de la ND : l'historien médiéviste **Pierre Vial**, l'économiste **Bernard Notin**, l'indo-européiste **Jean Haudry**, l'indianiste **Jean Varenne**, l'africaniste **Bernard Lugan**, le germaniste **Jean-Paul Allard**, etc. Ils bénéficiaient du soutien avéré et public de l'italianiste Jacques Goudet, gaulliste convaincu, chrétien orthodoxe et patron de la branche locale du SAC (Service d'action civique, le service d'ordre gaulliste, dans la Capitale des Gaules), président de l'université entre 1979 et 1987. Cette présence visible d'une « non-gauche » résolue contribue à la formation d'un *Institut d'études indo-européennes* (IÉIE) ou l'organisation en 1989 d'un colloque en collaboration avec des intervenants royalistes, contre-révolutionnaires et catholiques traditionalistes sur la Révolution dont les actes paraîtront l'année suivante sous la direction conjointe de Bernard Demotz et de Jean Haudry, *Révolution Contre-Révolution*.

L'« infiltration » néo-droitiste assure le développement d'un véritable réseau informel d'entraide. Ainsi en 1987 une place de maître de conférences en sciences de l'information et de communication à Lyon - III se libère-elle. Après quinze années passées en Afrique du Sud, **Jacques Marlaud**, bientôt père de huit enfants, rentre en France. Il pose sa candidature à ce poste. Or, il n'a qu'un doc-





torat sud-africain non reconnu. La commission d'attribution le préfère néanmoins à un autre candidat. Elle se justifie en s'appuyant sur l'expérience professionnelle de Jacques Marlaud qui travaillait pour les émissions nocturnes en langue anglaise de la radio nationale sud-africaine. Outre ce facteur, les membres de cette instance étaient pour la plupart membres ou compagnons de route du GRECE. Ils prenaient l'un des leurs qui, avant de désertir l'armée française pendant son service militaire et de se retrouver avec le statut de réfugié politique en Espagne, militait dans les rangs de la FEN (Fédération des étudiants nationalistes), fût le correspondant à Johannesburg de *Nouvelle École* et animait des cercles néo-droitistes locaux.

La présence de la « Nouvelle Droite » dans les universités françaises se solde toutefois par un échec cuisant. Victime d'un dénigrement médiatique systématique, l'université Lyon – III a perdu de son lustre. À partir de 2018, Lyon accueille pourtant une école privée d'enseignement supérieur, *l'Institut des sciences sociales, économiques et politiques* (ISSEP), fondée par Marion Maréchal, petite-fille de Jean-Marie Le Pen et nièce de Marine Le Pen, ancienne députée du Front national de 2012 à 2017. La vocation de l'ISSEP est clairement métapolitique selon les propres dires de sa directrice. Malgré les entraves administratives venues du rectorat, des ministères et de la préfecture, et des campagnes de presse fréquentes hostiles et mal informées, l'ISSEP poursuit son développement et reçoit plus de candidatures que de places prévues. Une filiale vient de se monter à Madrid en Espagne. D'autres sont envisagées en Europe et sur d'autres continents...

De la théorie métapolitique à l'engagement politique

La troisième mode d'intervention métapolitique s'inspire de *l'entrisme* cher aux trotskystes. Bien que divisés en chapelles rivales (entre deux et trois candidats à chaque élection présidentielle depuis 1974), les héritiers de Léon Bronstein ont occupé des fonctions-clé au sein du PS (Parti socialiste), de l'UNEF (Union nationale des étudiants de France), des assurances mutuelles étudiantes et du syndicat anti-stalinien financé par la CIA, CGT – FO (Confédération générale du travail – Force ouvrière). Des néo-droitistes adhèrent dans les années 1970-1980 aux formations politiques de la droite modérée, en particulier le *Parti républicain* lié au président de la République (1974 – 1981) Valéry Giscard d'Estaing (1925 – 2021) et le RPR (*Rassemblement pour la République*) néo-gaulliste de Jacques Chirac (1932 – 2020), président de la République de 1995 à 2007. Cet entrisme assumé bénéficie du plein soutien du *Club de l'Horloge*. Fondé en 1974 entre autres par Yvan Blot (1948 – 2018) à partir des cercles néo-droitistes ouverts aux élèves de Sciences-Po – Paris et de l'ÉNA (École nationale d'administration), cen-

tre de formation des hauts-fonctionnaires, le *Club de l'Horloge*, devenu en 2015 le *Carrefour de l'Horloge*, entend lui aussi reconquérir le pouvoir culturel. D'abord proches, le GRECE et le *Club de l'Horloge* divergent au milieu des années 1970 à propos de cinq contentieux majeurs :

- la question religieuse (le GRECE est païen et le *Club de l'Horloge* catholique de tradition),
- la question économique (le GRECE est anti-libéral et le *Club de l'Horloge* ultra-libéral),
- la question géopolitique (GRECE est anti-atlantiste et le *Club de l'Horloge* pro-OTAN),
- la question européenne (le GRECE veut l'« Europe impériale » et le *Club de l'Horloge* prône l'« Europe des nations »)
- et la question politique (le GRECE se veut au-delà de la droite et de la gauche tandis que le *Club de l'Horloge* s'ancre ouvertement à droite).

Dans une décennie 1980 marquée par l'élection du socialiste François Mitterrand (1916 – 1996) à la présidence de la République (1981 – 1995), le *Club de l'Horloge* propose à l'entente électorale RPR – UDF (Union pour la démocratie française, une confédération des partis de centre-droit autour de Giscard d'Estaing) des arguments nourris. D'autres cercles de l'opposition de droite se rapprochent des « Horlogers ». Ensemble, ils élaborent un programme libéral-conservateur. Mais l'émergence électorale du Front national (FN) parasite vite cette reconquête des esprits. Le refus obstiné des dirigeants du RPR et de l'UDF de conclure un seul accord politique avec le FN, ce que Jean-Marie Le Pen ne peut que se satisfaire pour sa part, amoindrit très tôt cette influence intellectuelle féconde. Dès 1982, Bruno Mégret quitte le RPR, fonde les *Comités d'action républicain* (CAR) avant de rejoindre le FN en 1986. Membre du Parti républicain et énarque, Jean-Yves Le Gallou rejoint le FN en 1985. Député RPR du Pas-de-Calais de 1986 à 1988, Yvan Blot se rallie en 1989 au FN dont il devient un député européen jusqu'en 1999. Dans les années 1990, sous la houlette de Jean-Yves Le Gallou, d'Yvan Blot et de Pierre Vial, le FN se dote d'un conseil scientifique présidé un temps par Jules Monnerot, d'un institut de formation nationale et d'une excellente revue théorique appelée *Identité*.

Construit autour du « compromis nationaliste », le FN n'est pas un ensemble monolithique. « Horlogers » et autres néo-droitistes tels Pierre Vial doivent composer avec les factions catholiques traditionalistes, la mouvance royaliste, les anciens solidaristes et les derniers nationalistes-révolutionnaires. Tous les différents sont au final arbitrés et tranchés par Jean-Marie Le Pen lui-même. La terrible scission de 1998 et la création par Bruno Mégret et Jean-Yves Le Gallou du MNR (Mouvement national-républicain) entraînent le départ des métapoliticiens du parti lepéniste. Ils ne connaissent ensuite que des déboires électoraux et des désastres financiers. Le FN perd



Analyse

« Pour Guillaume Faye, « la métapolitique est l'occupation des esprits, la politique est l'occupation du terrain ». L'image est forte, mais c'est une métaphore simpliste et contestable. La dichotomie énoncée par l'auteur du *Système à tuer les peuples* (1981) est maladroite. La politique et la métapolitique ne sont pas deux étages différents, mais, pour prendre un cliché géographique, deux versants d'un même massif: le politique dont Julien Freund a fort bien décrit l'essence dans un traité magistral en 1965. »

toute colonne vertébrale intellectuelle. Ce manque est désormais patent au Rassemblement national malgré la présence de Hervé Juvin, chef d'entreprise, essayiste et chroniqueur dans *Éléments*, avant qu'il en soit exclu, suite à une condamnation judiciaire pour violences conjugales.

Le mirage technologique

L'échec de l'entrisme politique, rédactionnel et universitaire amène Jean-Yves Le Gallou, ancien membre du GRECE et du Club de l'Horloge, ancien député européen, naguère président du groupe FN au conseil régional Île-de-France et ancien délégué général du MNR à créer en 2003 *Polémia*. Il profite de l'essor d'Internet. La nouvelle association construit un site qui bénéficie vite d'une belle notoriété. Cinq ans plus tard, à l'occasion d'une « **ournée d'étude sur la réinformation** » à Paris, le 25 octobre 2008, Jean-Yves Le Gallou énonce ses « **Douze thèses pour un gramscisme technologique** ». Il parie sur la montée en puissance de l'univers numérique, y compris les premiers réseaux sociaux, afin de contourner le barrage médiatique en place qui nuit la libre expression des opinions divergentes. L'objectif secondaire cherche à convaincre un nouveau public imperméable à la lecture et à la réflexion écrite.

Ce « gramscisme technologique » se manifeste par une floraison d'initiatives sur Internet. En 2014 apparaît sur la Grande Toile d'une chaîne de réinformation, *TVLibertés*. Financée par des dons, cette chaîne qui eut un temps une Web-radio vite arrêtée, faute de succès, prend pour modèle économique *Radio Courtoisie* qui ne fonctionne qu'avec les dons des auditeurs. Créée en 1987 par Jean Ferré (1929 – 2006), cette radio diffusée par voie hertzienne en Île-de-France et dans le Nord-Ouest de la France et par Internet partout ailleurs refuse toute publicité au nom de son indépendance. S'affichant en « **radio de toutes les droites et de tous les talents** », elle fut pendant longtemps une oasis de politiquement incorrect. Une nouvelle direction, parfois timorée, a récemment tordu ses principes fondateurs en s'associant au géant étatsunien *Amazon* du progressiste Jeff Bezos dans la vente des livres des auteurs qui passent à l'antenne !

On assiste à une profusion sur Internet de programmes individuels qu'on peut qualifier de « basse métapolitique » ou de « métapolitique simplifiée » avec, sur les réseaux sociaux (*Facebook*, *Twitter*, *Instagram* et *Tik Tok*), les avis des « influenceurs » Vanessa Redpill et Julien Rochedy. Plus didactiques, les interventions sur *YouTube* d'Ego Non contribuent dans un format simple, clair et plaisant à la formation des spectateurs. Vers 2007 – 2008, les jeunes identitaires parisiens inaugurent une émission irrégulière de radio libre sur Internet, « *Derrière ta porte* ». Une seconde, « *Tuons au clair de la Lune* », se monte depuis le Québec avec deux membres de *Casa Pound – Italie*. Cette seconde émission est retransmise par sa Web-



radio, *Radio Bandera Nera* (RBN). Quand « *Tuons au clair de la Lune* » s'arrête en 2010, le créneau horaire est repris par une nouvelle émission, « *Méridien Zéro* ». Dans les dix années qui suivent, « *Méridien Zéro* » se détache de RBN et devient *Radio Méridien Zéro* en proposant aux auditeurs une douzaine d'émissions dont la plus récente n'est autre qu'une chronique hebdomadaire de votre serviteur (« *Vigie d'un monde en ébullition* »). Son succès attire des imitations. Le site d'Alain Soral, *Égalité et Réconciliation*, a lancé sur son site éponyme, le plus consulté de France, une Web-radio ERFM et des rubriques plus ou moins régulières.



Les recherches montrent qu'Internet et les réseaux sociaux ne facilitent pas la surprise et la découverte. Les algorithmes cernent très rapidement les centres d'intérêt des utilisateurs et leur apportent ce qu'ils leur conviennent le mieux. Les GAFAM s'érigent par ailleurs en censeurs expéditifs et exercent un zèle partial et inacceptable. On doit quand même reconnaître qu'Internet sert plus d'exutoire impolitique et d'exhibitionnisme narcissique que de vecteur décisif d'une révolution possible des consciences. Le « gramscisme technologique » n'a peut-être pas échoué, mais ses résultats effectifs laissent à désirer.

Trois piliers métapolitiques

Faut-il par conséquent comprendre que la métapolitique à la mode française correspond à une longue liste d'échecs cinglants ou de succès partiels ou momentanés ? Il y a très certainement un mauvais usage entériné par des habitudes vite acquises. Pour Guillaume Faye, « **la métapolitique est l'occupation des esprits, la politique est l'occupation du terrain** ». L'image est forte, mais c'est une métaphore simpliste et contestable. La dichotomie énoncée par l'auteur du *Système à tuer les peuples* (1981) est maladroite. La politique et la métapolitique ne sont pas deux étages différents, mais, pour prendre un cliché géographique, deux versants d'un même massif : le politique dont Julien Freund a fort bien décrit

l'essence dans un traité magistral en 1965. Le politique se décline dans le même continuum et selon les circonstances en trois aspects non contradictoires mais distincts : la *métapolitique* qui se divise elle-même en une *approche intellectuelle* stricte (parution de livres, d'articles, de revues, conférences, formations militantes, présence plus ou moins soutenue sur Internet et les réseaux sociaux, etc.) et en une *démarche plus culturelle* (défense du patrimoine et des paysages locaux, association valorisant le folklore, les danses et chants traditionnels, les récits légendaires, écoles d'apprentissage des langues vernaculaires...), la *politique* ou l'*action politique militante* à des fins électorales et, enfin, l'*action armée clandestine*. Les métapoliticiens oublient bien vite cette dernière, il est vrai, risquée. Ils ne prennent jamais en compte ces trois piliers fondamentaux qui, par des moyens parfois divergents, tendent vers un même objectif final. Cette incompréhension pratique peut expliquer son inefficacité durable.

La métapolitique concerne des populations capables de réfléchir et de débattre. Or, depuis trente à quarante ans, le système scolaire français ne cherche plus à *instruire*, mais à *endocliner*. Il en résulte un fiasco pédagogique transgénérationnel total. Après une dizaine d'années d'école obligatoire, bien des étudiants en première année d'université ne maîtrisent pas la grammaire, l'orthographe, la syntaxe et l'expression orale de leur langue maternelle, le français. L'« enseignement de l'ignorance » (titre d'un ouvrage de Jean-Claude Michéa) coïncide avec un phénomène annoncé par Carl Schmitt dans *La notion de politique*, à savoir « **l'ère des neutralisations et des dépolitisations** ». Les réussites avérées de la métapolitique se rapportent aux mobilisations de masse des XIX^e et XX^e siècles. Le « bloc hégémonique » procède en dernière analyse d'une (sur)politisation de ses membres. Cette politisation n'opère plus aujourd'hui. Il est courant de dire que le consommateur occidental hyper-moderne ne pense à la politique que cinq minutes par an (et encore !). Dans ce contexte de dépolitisation généralisée, comment la métapolitique peut-elle se révéler pertinente ? Dépolitisation et neutralisation tuent toute métapolitique, dévalorise l'engagement militant et condamne d'un point de vue moral, voire moraliste, toute lutte armée, voire politique légale.

Le bilan de cinquante ans de métapolitique en France est donc très mitigé. Il existe cependant un cas de métapolitique en partie réussi : la Corse. L'île méditerranéenne longtemps génoise devient française en 1768. Aux XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle, de nombreux Corses participent à l'aventure coloniale de la France et s'engagent nombreux dans les douanes et dans l'armée coloniale. Si un mouvement autonomiste existe en Corse dès les années 1930, le régionalisme, l'autonomisme et l'indépendantisme se développent à la fin des années 1960 quand s'entrechoquent l'arrivée sur l'île des Européens d'Algérie, acqué-



reurs récents de terrains agricoles, et la pollution des boues rouges toxiques. En août 1975, à Aléria, des militants corses autour d'Edmond Simeoni affrontent les gendarmes qui perdent deux hommes. Cet événement est considéré comme l'acte de naissance du nationalisme corse. Dans leur jeunesse étudiante, les premiers militants corses soutenaient l'Algérie française et militaient à la FEN d'Aix-en-Provence et de Nice. Sous une lourde terminologie marxiste et tiers-mondiste, le nationalisme corse dénonce les logiques claniques clientélistes et l'omniprésence néo-coloniale parisienne. À côté d'une multiplicité de partis politiques souvent concurrents et d'associations locales favorables à l'identité corse, émerge un mouvement clandestin armé : le FLNC (Front de libération nationale corse) et ses nombreuses factions. Pendant près de quarante ans, l'Île de Beauté connaît des « nuits bleues » (des explosions contre les bâtiments symboliques de l'État français). Dès 1982, la décentralisation voulue par François Mitterrand donne à la Corse un statut administratif particulier si bien qu'en 2021, la région Corse et les départements de Haute-Corse (Bastia) et de Corse-du-Sud (Ajaccio) ont fusionné au sein de la Collectivité territoriale de Corse. Une assemblée territoriale l'administre en liaison avec un conseil exécutif compétent dans de nombreux domaines de la vie quotidienne. En 2015, les nationalistes corses dirigent cet ensemble administratif.

En 1981 est aussi créée à Corte au cœur de l'île l'Université de Corse Pasquale-Paoli. Corte fut la capitale de la république indépendantiste aux temps du général de la nation Pascal Paoli de 1755 à 1769. Très vite prises en main par les étudiants nationalistes corses soutenus par des enseignants eux-mêmes corses, les institutions universitaires facilitent le réveil du peuple corse. Maints élus locaux nationalistes, régionalistes, autonomistes et indépendantistes ont étudié dans cette université qui n'est pas aussi prestigieuse que La Sorbonne, mais qui remplit d'une légitime fierté bien des Corses. Cela pourrait-il être reproduit ailleurs en France ? Est-ce la preuve qu'en dépit de ses maladroites et de ses défauts, la métapolitique a encore de l'avenir ?

Des exemples

L'écrivain et journaliste politique Éric Zemmour croit en la métapolitique active. Ainsi se présente-t-il à l'élection présidentielle de 2022. Fort d'une audience journalière d'un million de téléspectateurs sur la chaîne de télévision privée CNews de 19h00 à 20h00 et d'un succès répété dans les librairies, l'éditorialiste gaulliste – bonapartiste du *Figaro* pourrait se poser en tenant d'une droite nationale-conservatrice ouverte en théorie aux autres droites traditionaliste et libérale-conservatrice. S'il contribue à « dédiaboliser » Marine Le Pen et le Rassemblement national, Éric Zemmour a surtout pris des voix dans l'électorat de la droite conservatrice. Métapoliticien à sa manière, il considère que la diffusion d'idées « disruptives » dans

l'opinion est un bon moyen de la (re)politiser. S'inspirant des féministes, il lance le concept de « francocide ». S'il parvient à ses fins, il prouvera que l'enjeu métapolitique garde tout son intérêt. Sinon, il sombrera dans les limbes de l'histoire des idées politiques.

Tôt ou tard, la métapolitique doit se concrétiser, soit par un engagement politique militant, soit par l'investissement d'une contre-société. Au XX^e siècle, en Europe occidentale, l'Église catholique et le Parti communiste constituaient volontairement les bases d'une autre société avec des clubs de sport, des patronages de bienfaisance, des projections cinématographiques orientées. Ils faisaient de la métapolitique au quotidien. Malgré l'apogée de l'individualisme total, il importe de reprendre ces initiatives et d'encourager non seulement la réalisation des « Bases autonomes durables », mais aussi d'une économie alternative capable de rémunérer les amis en difficulté. Pourquoi un professeur d'allemand sanctionné par l'Éducation nationale pour des raisons idéologiques ne deviendrait-il pas le traducteur de revues, de journaux et de livres parus outre-Rhin ? Cela suppose, il est vrai, un public capable de financer le travail et d'acheter différents produits, ce qui n'est pas le cas pour l'heure, faute d'un investissement personnel, matériel, financier et technique réel. La métapolitique en France demeure par conséquent une pratique marginale - et principalement écrite - de contrebalancer la propagande officielle diffusée par les canaux de l'information, de la publicité, du divertissement, des films et des séries télévisées.

Faut-il pour autant renoncer à la métapolitique ? Non, car l'histoire et les idées appartiennent à l'imprévu et à l'inimaginable. La métapolitique n'appartiendra jamais au registre de la discussion de salon ou de bistrot. N'est pas métapoliticien celui qui disserte avec son contradicteur devant un thé vert au lait. Le métapoliticien est un combattant culturel dont la tâche est de préparer d'autres combats. On peut bien sûr critiquer la constitution chez soi d'une bibliothèque richement pourvue en ouvrages politiquement incorrects. À l'heure de la numérisation générale qui efface ce qui déplaît aux critères « woke », ces bibliothèques privées deviennent des conservatoires pour la vision du monde des peuples albo-européens. N'oublions jamais que « **bien des guerres ont d'abord été pensées dans les bibliothèques**, écrit Cioran dans *Transfiguration de la Roumanie* (2009). **Les grandes cultures se réalisent sur tous les plans ; le guerrier s'y appuie sur le sage. Les peuples qui n'ont pas tout n'ont rien** ». La métapolitique foment la bataille permanente des idées, alimente le conflit constant des systèmes de valeurs et contribue à la guerre éternelle des principes.

GF-T

- Ndlr : Texte rédigé à l'intention du public argentin en 2021 et révisé pour la présente publication.



Entretien sur la métapolitique

avec Alain de Benoist

AAJM : *Quand avez-vous découvert la métapolitique ? Le thème vous était-il déjà familier ? Quelle en est aujourd'hui votre conception ?*

AdB : J'ai probablement rencontré le terme pour la première fois dans la seconde moitié des années 1960, mais j'ai oublié dans quelles circonstances. À cette époque, je ne connaissais pas le livre, d'ailleurs très contestable, publié en 1941 à New York par Peter Viereck sous le titre *Metapolitics*, pour qualifier la culture allemande post-romantique dans une perspective critique. Je n'avais pas lu non plus le livre d'Anthony James Gregor, *An Introduction to Metapolitics*, paru en 1971. Et bien sûr j'ignorais complètement que c'est au XVII^e siècle que le mot a été employé pour la première fois, en l'occurrence dans un manuscrit intitulé *Metapolitica, hoc est tractatus de republica philosophice considerata*, aujourd'hui conservé aux Archives historiques du diocèse de Vigevano, près de Pavie, dont l'auteur était le mathématicien et philosophe catholique espagnol Juan Caramuel y Lobkowitz, né à Madrid en 1606.

J'étais alors au sortir de l'adolescence, et j'étais désireux, pour des raisons que j'ai eu l'occasion d'expliquer ailleurs, de rompre avec l'engagement politique et militant qui avait été le mien durant les années précédentes. Le terme de « métapolitique » est celui qui m'est apparu comme le plus susceptible de tenter de convaincre un certain nombre de mes amis que le travail d'ordre théorique, culturel ou intellectuel, était au moins aussi important que l'action politique au jour le jour. J'ambitionnai alors de créer une école de pensée qui se tiendrait à l'écart des contingences de l'actualité et s'emploierait, de façon collective, à fonder ou refonder un *corpus* théorique embrassant tous les domaines de la connaissance et du savoir. Le projet était vaste, certes, et non dépourvu de naïveté, mais j'étais déjà bien conscient de la grande difficulté qu'il y a à mener de pair un travail de réflexion et un engagement de type politique. Je voyais bien que les hommes politiques veulent avant tout rassembler, tandis qu'à leurs yeux les idées divisent. Je constatais aussi qu'une transposition d'un programme idéologique en un programme politique impliquait de faire en permanence des concessions auxquelles je n'étais pas disposé : on commence à vouloir défendre les idées de sa stratégie, et l'on finit par ne plus avoir que les idées de cette stratégie.

Bref, au départ, la métapolitique était tout simplement pour moi synonyme de travail intellectuel collectif. Cela n'a pas toujours été bien compris – ni bien accepté. J'ai eu tort de



m'en agacer parfois : les hommes de puissance ne peuvent pas se transformer en hommes de connaissance par un coup de baguette magique ! Dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, on ne change pas de casquette à volonté.

AAJM : *Est-ce la fréquentation des écrits d'Antonio Gramsci qui vous a poussé à investir la métapolitique ou bien cet auteur n'a-t-il fait que confirmer votre inclination vers ce champ ?*

AdB : La référence à Gramsci n'a pas précédé, mais au contraire découlé de mon intérêt pour la métapolitique. Mon premier article sur Gramsci, paru dans *Valeurs actuelles*, date d'octobre 1974 ! Ce qui est vrai, en revanche, c'est que dans les années 1970, j'ai écrit de nombreux articles sur l'articulation de la culture et de la politique. Je m'y employais à cerner la notion de « pouvoir culturel ». J'insistais sur le rôle de la culture comme élément déterminant des changements politiques : une transformation politique forte consacre une évolution déjà intervenue dans les mœurs et dans les esprits. Le travail intellectuel et culturel contribue à cette évolution des esprits en popularisant des valeurs, des images, des thématiques en rupture avec l'ordre en place ou avec les valeurs de la classe dominante. Dans une telle perspective, la conquête d'une position éditoriale, voire la diffusion d'un feuilleton télévisé, ont plus d'importance que les slogans d'un parti. Ma démonstration reposait sur l'idée que, sans théorie bien structurée, il



n'y a pas d'action efficace (« **il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs** »). La Révolution française n'aurait pas eu le caractère qui fut le sien si la voie ne lui avait pas été ouverte par les philosophes des Lumières, on ne peut avoir un Lénine avant d'avoir eu un Marx, même un petit catéchisme présuppose l'existence d'une théologie, etc.

C'est dans cette perspective qu'il m'est arrivé à plusieurs reprises de me référer à ce qu'Antonio Gramsci a pu écrire à propos des « intellectuels organiques », qu'il chargeait d'exercer un pouvoir culturel susceptible de créer un nouveau « blog hégémonique ». Sans doute y avait-il là une équivoque. Gramsci, tout attaché qu'il ait été à l'action des intellectuels, n'en avait pas moins été aussi l'un des membres dirigeants du parti communiste italien. En me référant à lui, ne risquais-je pas de conforter la critique selon laquelle les idées n'étaient pour moi qu'un moyen de parvenir à un but proprement politique, au moment même où je disais vouloir me tenir résolument à l'écart de toute préoccupation politique ? Le fait est en tout cas que la Nouvelle Droite a rapidement été caractérisée comme porteuse d'un « gramscisme de droite » dont certains observateurs, en particulier à l'étranger, n'ont pas hésité à faire le cœur de sa doctrine, ce qui m'a proprement stupéfié. Quant aux membres de la classe politique qui se réfèrent aujourd'hui à ce « **gramscisme de droite** », ils n'ont jamais que cinquante ans de retard – et je peux vous certifier qu'ils n'ont toujours pas lu Gramsci !

AAJM : Selon vous, la métapolitique ne concerne-t-elle que la seule réflexion ou bien a-t-elle des déclinaisons possibles, en particulier politiques ?

AdB : Certains de mes proches ont pu croire que la « métapolitique » n'était jamais qu'une autre manière de faire de la politique. C'est à mon avis une erreur, mais une erreur qui leur a donné bonne conscience pour céder aux démons de la politique qui n'avaient jamais cessé de les travailler. Pour moi, de même que la métaphysique n'a pas grand-chose à voir avec la physique, la métapolitique se situe sans ambiguïté au-delà de la politique. Joseph de Maistre, en 1814, la définissait comme la « **métaphysique de la politique** », ce que je ne trouve pas plus satisfaisant. Cela dit, dès l'instant où l'on parle de « métapolitique » et pas seulement de travail intellectuel, quelques explications complémentaires sont nécessaires. Le rapport n'est pas celui de la théorie et de la pratique. S'il y a un rapport entre la métapolitique et la politique, c'est un rapport indirect, consistant dans l'effet de causalité dont j'ai déjà parlé : le pouvoir culturel, lorsqu'il est idéologiquement bien structuré et qu'il parvient à influencer sur le *Zeitgeist* d'une époque donnée, peut avoir un effet de levier par rapport à certaines évolutions ou situations poli-

tiques. Pensons à nouveau au rapport entre la philosophie des Lumières et la Révolution française. Mais l'erreur serait de croire que ceux qui font les révolutions sont les mêmes que ceux qui les rendent possibles. En réalité, c'est très rarement le cas. Et lorsque c'est le cas, l'ironie de l'histoire veut que ceux qui

s'engagent dans les révolutions qu'ils ont contribué à rendre possibles en soient généralement les premières victimes. En novembre 1793, lors du procès de Lavoisier, Jean-Baptiste Coffinhal, président du tribunal révolutionnaire, proclamait hautement que « **la République n'a pas besoin de savants** ». Les révolutions manifestent une fâcheuse tendance à dévorer leurs pères, tout aussi bien que leurs enfants (Coffinhal fut lui aussi guillotiné).

Je crois donc qu'il faut séparer la politique de la métapolitique.

Cela ne signifie évidemment pas que la métapolitique ait une supériorité qui en ferait un modèle absolu, ni que faire de la métapolitique empêche de s'intéresser à la politique, de se poser vis-à-vis d'elle, non pas en acteur, mais en observateur. J'ai moi-même écrit constamment sur la politique, qu'il s'agisse de l'actualité politique ou de travaux sur la philosophie politique, les doctrines politiques ou les théories de l'État. Il est bon que certains fassent de la politique, parce que c'est ce qu'ils savent faire le mieux. Un monde uniquement composé d'intellectuels serait tout aussi invivable qu'un monde uniquement composé de fleuristes ou d'électroniciens ! Comme le disait Dominique Venner à la fin de sa vie : « **Si vous éprouvez le désir d'agir en politique, engagez-vous, mais en sachant que la politique a ses règles propres qui ne sont pas celles de l'éthique** » (*Un samouraï d'Occident*).

AAJM : La naissance du GRECE fut incontestablement un fait majeur ainsi qu'un outil déterminant de cette pensée. Par quelle volonté arriva-t-elle et quel fut le moteur de son développement ?

AdB : Le GRECE a été fondé fin 1967 par une trentaine d'amis, étudiants pour la plupart, qui s'étaient connus dans le cadre de la Fédération des étudiants nationalistes (FEN). C'est à mon initiative qu'ils se sont réunis, à peu près au moment où je faisais paraître le premier numéro de *Nouvelle Ecole*. Un certain nombre ne se sont finalement pas associés au projet, mais d'autres s'y sont ralliés au point d'être toujours là un demi-siècle plus tard ! Le sens de l'acronyme était clair : au-delà d'une évocation symbolique de la Grèce, il s'agissait bien de fonder une école de pensée qui serait un « Groupement de recherche et d'études ». C'est à cette école de pensée que les médias ont donné à l'été 1979 le nom de « Nouvelle Droite », une dénomination qui ne m'a jamais satisfait, mais qui a été consacrée par l'usage.



AAJM : D'après vous, Jean Mabire était-il sensible à l'approche métapolitique et quel rôle joua-t-il au sein du GRECE ?

AdB : Oui, bien sûr. Jean Mabire, qui entretenait avec nous des relations de complicité amicale, et qui vivait alors à Paris (où il a quelque temps habité chez moi), était plus que sensible l'approche métapolitique, qui correspondait à l'une des facettes de son tempérament. Je ne sais plus s'il a été formellement adhérent du GRECE, mais il a participé durant de longues années aux activités de la mouvance qui a très tôt débordé le seul cadre de l'association. Je pense notamment au rôle qu'il a joué aux éditions Copernic, où il a dirigé, à la fin des années 1970, deux collections : « Maîtres à penser » et « Réalisme fantastique ». Il a aussi bien entendu collaboré aux publications apparues à la périphérie du GRECE, à commencer par la revue *Éléments*, qui paraît toujours.



AAJM : À travers ses essais, ses articles, ses ouvrages historiques et ses critiques littéraires, Jean Mabire faisait-il de la métapolitique, à quel niveau et sur quels thèmes ?

AdB : Je n'hésiterais pas à dire que tous les livres de Jean Mabire ont eu une portée métapolitique, mais c'est surtout vrai, à mon avis, pour les travaux qu'il a consacrés à la Normandie et au « nordisme », pour ses ouvrages sur la mer, pour *Les dieux maudits* et pour *Thulé*, pour des romans comme *La Mâove* ou des biographies comme celle du « baron fou » von Ungern-Sternberg, et bien sûr pour la formidable entreprise que représenta à partir de 1994 sa série des « Que lire ? » (qui mériteraient d'être aujourd'hui réédités dans la collection « Bouquins »).



AAJM : A l'heure des réseaux sociaux et de l'effondrement de la transmission à l'école, la métapolitique a-t-elle un avenir ?

AdB : Elle a sûrement un avenir, pour la simple raison qu'il existera toujours des poètes, des écrivains, des peintres, des musiciens et des théoriciens soucieux de comprendre leur temps et désireux d'y exercer une influence. Mais il lui faudra s'adapter à des moyens d'expression et de diffusion nouveaux. La montée rapide de la « vidéosphère » (Régis Debray), relayée aujourd'hui par le monde des écrans, l'effondrement du niveau scolaire et de la culture en général, l'apparition de l'intelligence artificielle et le rôle joué désormais par les « influenceurs » dans un monde « archipelisé », gouverné par l'émotion plus que par les idées (la « désidéologisation », pour reprendre un terme récemment vulgarisé par Christophe Bourseiller), en outre menacé par le nihilisme et le chaos, représentent de ce point de vue autant de défis à relever.

Je n'hésiterais pas à dire que tous les livres de Jean Mabire ont eu une portée métapolitique, mais c'est surtout vrai, à mon avis, pour les travaux qu'il a consacrés à la Normandie et au « nordisme », pour ses ouvrages sur la mer, pour *Les dieux maudits* et pour *Thulé*, pour des romans comme *La Mâove* ou des biographies comme celle du « baron fou » von Ungern-Sternberg. »



Jean Mabire et la métapolitique

par Pierre Vial



Ces auteurs appartenait
à ce que nous appelions
avec l'insolence de la
jeunesse « la vieille
Droite », où se côtoyaient
Maurrassiens figés dans le
culte du Maître, rescapés
du Maréchalisme, patriotes
reliant sans se lasser
Maurice Barrès et
nostalgiques des unités
paras, encore pleins
de sève guerrière
et de naïves illusions. »

C'était au temps du combat pour l'Algérie Française. La situation était simple : il y avait d'un côté les militants de *Jeune Nation*, puis de la *Fédération des Etudiants Nationaux*, et en face les communistes (et leurs pâles imitateurs, genre PSU) contre lesquels nous faisions le coup de poing à la porte des facs et des lycées, pour la distribution des tracts, et la nuit pour les collages d'affiches. Bonne école pour perdre des habitudes trop bourgeoises... Le manichéisme a de bons côtés : les *Bons* (nous, bien sûr) contre les *Méchants* (les autres, tous les autres, à qui nous donnions un surnom particulièrement injurieux, les « démocrates »... J'étais très fier d'avoir fait imprimer un autocollant explicite : « **Des mots, des maux, démocratie** ». La jeunesse aime les nuances.

J'ai découvert Jean Mabire en lisant une revue intitulée *L'Esprit Public*, où écrivait Philippe Héduy, dont j'avais apprécié un livre émouvant, *Au lieutenant des Taglaïts*. *L'Esprit Public* regroupait nombre d'auteurs qui s'étaient plus ou moins mouillés (certains noms célèbres discrètement) pour l'Algérie Française. Ces auteurs appartenait à ce que nous appelions avec l'insolence de la jeunesse « **la vieille Droite** », où se côtoyaient Maurrassiens figés dans le culte du Maître, rescapés du Maréchalisme, patriotes relisant sans se lasser Maurice Barrès et nostalgiques des unités paras, encore pleins de sève guerrière et de naïves illusions. Un jour, à la sortie du lycée du Parc, à Lyon, la situation était chaude car les bolchos étaient plus nombreux que nous. A surgi un grand garçon venu spontanément nous aider. Il avait une belle allonge et certains vieux gauchos s'en souviennent peut-être encore car le nouveau venu a fait beaucoup travailler leurs dentistes. Il ne nous



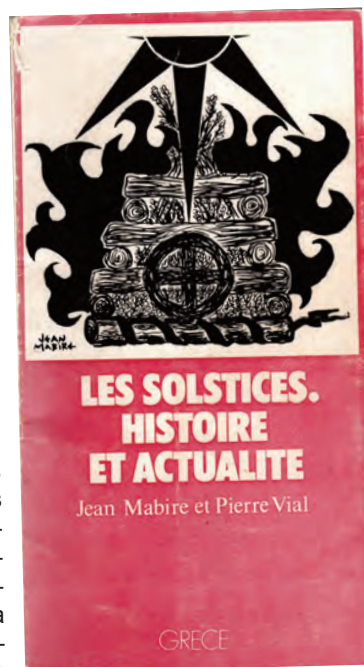


a plus quittés. Il s'appelait Jean-Claude Valla. C'était un ami comme on n'en fait plus.

Revenons aux articles de Jean Mabire dans *L'Esprit public*. Ils avaient une tonalité qui me plaisait infiniment, rompant avec les vieilles rengaines pleurnichardes de la Droite rance, attendant le miracle qu'allait certainement nous envoyer le Sacré Cœur de Jésus puisque la France est la fille aînée de l'Eglise... Mabire balayait ce fatras de son grand rire de Normand. Et il célébrait avec quelques audacieux de son acabit, dont Marc Augier alias *Saint-Loup*, l'Europe des patries charnelles. Enfin quelqu'un osait s'affranchir du carcan hexagonal et cocardier. J'avais lu en prison (pour cause d'OAS) des auteurs comme Proudhon, Blanqui et j'avais découvert avec les combattants de la Commune des frères spirituels. Bref, avec la naissance d'*Europe Action* et l'expérience journalistique qu'apporta l'arrivée de Jean Mabire dans cette aventure exaltante (qualifiée de « folle » par les gens « sérieux »...) s'ouvrait devant nous la perspective de beaux combats. Avec, surtout, une nouvelle optique : notre patrie proclamée c'était désormais l'Europe et les rencontres de camaraderie avec des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Flamands, des Suisses... et d'autres étaient infiniment enrichissantes. En naissait une conception du monde pour laquelle les vieilles frontières nationales n'avaient pas beaucoup de signification. L'identité pour laquelle nous voulions nous battre c'était celle du sang, de la race. D'où des débats orageux, en prison, avec d'autres membres de l'OAS qui en étaient restés, eux, au vieux nationalisme français : pour eux, la solution de l'affaire algérienne, c'était l'intégration, mais pour nous c'était la porte de la France et de l'Europe grande ouverte à des masses d'envahisseurs musulmans qui avaient des comptes à régler avec les Roumis. La suite devait nous donner raison...

Jean Mabire, avec son expérience de combattant des djebels, avait bien vu le problème. J'ai retrouvé dans son beau livre *Les Hors la loi* (réédité sous le titre *Commando de chasse*) l'écho de conversations que nous avons eues au début de notre longue amitié. Tout était déjà là. Dominique Venner, quant à lui, avait aussi éclairci la route avec ce texte fondateur intitulé *Pour une critique positive* (voir tome III de ses *Carnets rebelles*) qui est devenu immédiatement la boussole que nous attendions et qui répondait à la vieille question léniniste « **Que faire ?** ». Quant est né le GRECE, nous nous sommes spontanément retrouvés côte à côte, avec Jean, pour mettre l'accent sur ce que certains journalistes, faute

d'imagination, ont appelé le « néo-paganisme » (qui n'avait rien de « néo » car il s'inscrivait dans une Tradition datant de quelques millénaires). Le GRECE a regroupé divers talents dont certains étaient axés sur le cinéma (Marmin), d'autres sur les sciences de la vie (Christen) ou la philosophie (Locchi). Moi, mon terrain de chasse c'était l'Histoire et nous sommes tombés d'accord, avec Jean, pour considérer qu'il y avait là une matière inépuisable pour ce qu'on appelait désormais la métapolitique. L'Histoire comme moyen d'activer la Longue Mémoire et pour donner des exemples de vie à nos jeunes camarades, abandonnés à leur sort par une Éducation dite « Nationale » dont le principal objectif était de décérébrer et déraciner des garçons et des filles dont les meilleurs avaient soif de points de repère pour une vie valant la peine d'être vécue.



Avec Jean, nous eûmes très vite le souci de proposer un paganisme vivant, conquérant, libéré des entraves bourgeoises avec lesquelles certains espéraient nous paralyser. En vain, bien sûr, car les menaces d'excommunication nous laissaient froids, d'autant que la première recommandation que nous faisions à celles et ceux qui venaient nous demander conseil était : « **Première nécessité : libérez-vous du christianisme et plongez-vous dans l'eau d'un torrent de montagne. Vous verrez, cela éclaire immédiatement les idées** ». Message reçu 5 sur 5... Et l'on voyait surgir autour du cou d'une jeune génération les marteaux de Thor et runes Hagal devant lesquels

les vieilles bigotes se signaient ostensiblement. Si on leur demandait pourquoi, elles étaient plongées dans une dure réflexion et certaines lâchaient « **Parce que c'est diabolique** ». Eclat de rire général... et les vieilles allaient faire brûler un cierge avec des pensées certainement bien peu charitables. Ces incidents nous amusaient beaucoup. Mais il fallait penser aux choses sérieuses, à savoir par quoi commencer pour véhiculer notre vision païenne du monde ? Avec Jean nous avons passé en revue un certain nombre d'hypothèses. Certaines étaient séduisantes mais impliquaient des moyens que nous n'avions pas (encore que... je décrirai peut-être un jour la proposition que me fit un ministre giscardien pour que j'organise une Fête de l'été en plein Paris... Quand Giscard apprit cela il faillit s'étrangler – j'étais alors secrétaire général du GRECE – et on oublia le projet sur lequel j'avais pourtant beaucoup travaillé... comme on dit, pour le roi de Prusse). Il fallait donc être réalistes et raisonner en fonction de nos possibilités. Que savions-nous faire ? Ecrire. C'est



Témoignage

« Nous étions d'accord, avec Jean, sur une définition panthéiste du paganisme, une vénération de la Nature (en accord avec une écologie positive), un monisme proclamant l'union de la Terre-Mère et du Ciel-Père, celle-là étant fécondée par celui-ci grâce au soleil et à la pluie, au rythme de l'alternance des saisons (d'où le symbolisme des solstices et des équinoxes). »

devant un feu de camp, dans les Vosges, que l'idée a surgi : nous allions faire un livre pour répondre à une question simple : pourquoi et comment célébrer les solstices ? La question, à vrai dire, nous était souvent posée par des garçons et des filles pleins de bonne volonté mais qui avaient besoin d'être guidés. Les deux futurs auteurs étaient d'accord : il fallait un livre pratique, en somme un manuel, facile à lire (donc loin des prétentions pseudo-philosophiques de certains, incapables d'allumer un feu de bois) et pouvant tenir dans la poche d'un pantalon de treillis ou d'une veste de combat.

Volontairement, nous n'avions pas crié sur les toits nos intentions et il nous fallait un coin tranquille, discret, pour travailler. Jean a proposé, comme repaire, une sympathique vieille bâtisse paysanne qu'il possédait dans le Cotentin, dans un coin isolé de la côte. Nous avions bloqué dans nos agendas quatre jours (nous ne pouvions faire plus, compte tenu de nos obligations respectives) pour écrire notre livre. S'ils l'avaient su, les gens « sérieux » de l'édition auraient éclaté de rire... Nous prenions nos repas dans un bistrot sans prétention, de l'autre côté de la route, où coulait à flots le calva, comme en témoignait la trogne des habitués que Jean connaissait tous, un peu déçus quand on leur disait qu'on avait du travail, incompatible avec de trop amples libations.

Installés de part et d'autre d'une table de ferme, avec nos machines à écrire portatives (le traitement de texte, hélas, n'existait pas encore) nous avons établi le plan du livre et nous nous sommes partagés les chapitres. Et puis a commencé un labeur aussi passionnant qu'épuisant. De temps en temps l'un des deux levait le nez et demandait à son compère son avis sur tel ou tel passage un peu « hard ». Nous étions d'accord sur tout. Ces jours-là, j'ai compris que le mot « fraternité » n'était pas un vain mot. Nous nous sommes autorisés une seule récréation, pour aller à une foire aux chevaux célèbre dans toute la Normandie et que Jean voulait absolument me montrer. En effet cela valait le coup d'œil, dans une ambiance qui n'avait pas dû beaucoup changer depuis le Moyen Âge. Leçon d'Histoire vivante, inconnue des Sorbonnards.





Jean était un vieux routier de l'écriture (il aura dans sa vie publié une centaine de livres) et j'ai beaucoup appris grâce à lui, pour me libérer d'un style universitaire lié à mes chères études sur les Templiers et quelques autres sujets, nécessaire au sein de la corporation des médiévistes mais inadapté à un public qui n'a que faire de références savantes quelque peu rébarbatives. Notre petit livre, *Les Solstices, histoire et actualité* (GRECE, 1975) connut un succès que nous n'avions pas prévu. Au point de susciter une réédition pirate dont le responsable, coutumier du fait, avait « oublié » de demander aux auteurs leur autorisation. Des amis nous conseillèrent de lui faire un procès, gagné d'avance vu les circonstances. Mais ni Jean ni moi n'étions des procédures et nous nous sommes contentés de faire à l'individu la réputation qu'il méritait. Et puis nous avons d'autres chats à fouetter... Il me fallait me souvenir que j'avais un métier assez prenant, si on veut le faire correctement. Et Jean avait en permanence en chantier un ou plusieurs ouvrages (il a publié trente livres dans les années 1980, trente-cinq dans les années 1990 !). Il avait plusieurs cordes à son arc mais toutes avaient un lien avec la métapolitique, ce qui a bien sûr suscité la haine des inquisiteurs habituels, professeurs de morale... dont certains vantaient les mérites de la pédophilie.

Pour faire passer le message métapolitique, Jean a choisi plusieurs voies. Avec un fil conducteur, le paganisme. Objet d'une réflexion profonde, nimbée de mystique dans *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens* (Robert Laffont, 1978, rééditions Trident 1986, Irminul 1999, Pardès 2002). Livre complété par *Les dieux maudits* (Copernic, 1978) et *Balades au cœur de l'Europe païenne* (en collaboration, Les Editions de la Forêt, 2002). Nous étions d'accord, avec Jean, sur une définition panthéiste du paganisme, une vénération de la Nature (en accord avec une écologie positive), un monisme proclamant l'union de la Terre-Mère et du Ciel-Père, celle-là étant fécondée par celui-ci grâce au soleil et à la pluie, au rythme de l'alternance des saisons (d'où le symbolisme des solstices et des équinoxes). L'esprit humain étant sensible aux symboles, nous faisons à ceux-ci (entre autres les runes) une large place dans notre iconographie.

Notre paganisme n'avait de sens qu'enraciné dans le cœur des peuples et les terroirs de nos pays, nos patries charnelles. C'est

pourquoi, à tous seigneurs tout honneur, Jean a consacré nombre de livres à sa patrie normande et à ses frères normands. Voilà de la bonne métapolitique : exiger pour la Normandie les droits liés à l'apport de sang nordique fourni par les Vikings, appelés aussi Normands (étymologiquement « hommes du Nord »), dont l'ardeur avait emmené ces guerriers d'élite au bout de la Terre (c'est-à-dire le Groenland – « la terre verte » - et l'Amérique du Nord). Jean a publié plusieurs livres sur les Vikings et la Normandie médiévale (dont un magnifique *Guillaume le Conquérant*, Art et Histoire d'Europe, 1987). J'ai eu le bonheur de lui donner un coup de main pour la documentation de son livre *Les Vikings, rois des tempêtes*, Versoix, 1976. Occasion

pour moi, qui croyait bien connaître le sujet, d'ouvrir de nouvelles portes, grâce à Jean. La Normandie a eu avec lui un chantre incomparable, rendant au passage un hommage bien mérité à La Varenne. Mais le monde celtique et ses combats n'était pas oublié et de jeunes lecteurs (d'autres aussi, bien sûr) ont découvert un personnage à la hauteur de leur soif d'héroïsme en lisant *Patrick Pearse, une vie pour l'Irlande* (Terre et Peuple, 1998).

Père de deux fils marins de haut niveau, Jean Mabire a connu de l'intérieur le monde des marins pêcheurs en partageant leur dure existence pour les besoins de reportages journalistiques (parus dans *La Presse de la Manche*) dont la véracité lui a valu, chez les marins, l'estime d'hommes peu enclins aux compliments. Jean n'était pas homme à écrire sur la haute mer en étant confortablement installé, comme certains « journalistes » parisiens, à la terrasse d'un café à la mode... Jean a toujours été fasciné par les aventures polaires (*Ils ont rêvé du Pôle*, L'Ancre de Marine, 1994 ; *Les conquérants des mers polaires*, Versoix, 1980 ; *Roald Amundsen, le plus grand explorateur polaire*, Glénat, 1998). Comme pour tous les sujets qu'il abordait, il avait soif de découvrir des êtres d'exception, dignes d'être proposés comme modèles aux jeunes gens en quête d'absolu. C'est en cela que son action métapolitique a été exemplaire.

Mais incontestablement Jean a été découvert par le grand public grâce à ses ouvrages d'histoire militaire, dont certains ont atteint des chiffres de vente spectaculaires (ce

qui ne lui a pas valu que des amis, parmi les auteurs spécialistes de livres sans intérêt et dont les piles d'invendus, dans les librairies, devaient leur donner des aigreurs d'estomac...).

En consacrant nombre d'ouvrages à ces





Témoignage

troupes d'élite que furent les Waffen SS, Jean a contribué à rendre justice à des hommes qui étaient animés d'un idéal pour lequel ils ont donné leur vie sans hésitation, quitte à être voués aux malédictions des bourgeois et des cul-bénits... dont ils n'avaient que faire. On comprend quelles motivations guidaient Jean en lisant *L'Ecrivain, la Politique et l'espérance*, Saint-Just, 1966 (réédition augmentée sous le titre *La Torche et le Glaive*, Libres Opinions, 1994 et Déterna, 1999) : « **Le véritable sens de notre lutte apparait de plus en plus clairement : c'est la défense de l'individu contre les robots et, par conséquent, celle des patries contre l'universalisme. Pour nous, chaque homme et chaque nation possèdent une personnalité irréductible (...)** Le nationalisme c'est d'abord reconnaître le caractère sacré que possède chaque homme et chaque femme de notre pays et de notre sang. Notre amitié doit préfigurer cette unité populaire qui reste le but de notre action, *une prise de conscience de notre solidarité héréditaire et inaliénable. C'est notre socialisme (...)* Si nous affirmons notre foi socialiste (...) c'est parce que nous sommes à la fois des traditionalistes et des révolutionnaires. Nous nous inscrivons dans une tradition bien enracinée, qui va de Proudhon à Sorel. Mais nous savons qu'une révolution sera nécessaire pour leur rester fidèles (...) Nous ne sommes pas socialistes d'abord (...) Nous sommes d'abord nous-mêmes, c'est-à-dire des hommes d'une certaine terre, d'un certain peuple, d'une certaine civilisation. Et nous sommes socialistes parce que nous sommes Européens. Reconnaissons l'Europe non pas comme une idée abstraite, mais comme une réalité géographique, historique et ethnique. Mais cette réalité européenne, des liens du sang entre tous les Européens, qu'ils soient de l'est ou de l'ouest, du nord ou du sud (...) ces liens nous obligent à considérer tous les Européens comme nos frères. Et c'est cela le socialisme (...) On ne saurait être nationaliste sans être obligatoirement socialiste ». J'ajouterai que le socialisme, c'est faire passer l'intérêt de la Communauté du Peuple avant celui de l'individu.

Le lecteur attentif voit bien que dans chaque livre de Jean il y a un message métapolitique. Par exemple dans *Chasseurs alpins. Des Vosges aux Djebels 1914-1964* (Presses de la Cité, 1984) les dernières pages sont consacrées au lieutenant Yves Guichard, du 6^e BCA, qui fut mon ami et est mort d'une crise cardiaque à la suite d'un effort trop intensif, lors d'une ascension dans le Vercors, où il a suivi les préceptes de Nietzsche « **pour que l'âme devienne solitaire et infinie** ». C'est en pensant à lui que je me suis rendu avec Jean à Varcès, garnison du 6^e BCA, lorsque



je préparais mon livre sur les combats du Vercors. Nous y fumes chaleureusement accueillis par le chef de corps et j'ai pu mesurer ce jour-là la popularité de Jean au sein des troupes alpines.

J'ai toujours été stupéfait par la capacité de Jean à effectuer un travail harassant. Ce qu'illustre sa série de portraits d'écrivains dans ses *Que lire?* (9 volumes publiés chez *National-Hebdo* puis *Dualpha*).

Il y a là une inépuisable source de connaissance dont on ne mesure pas encore l'importance. Jean y travaillait chaque nuit, même lorsqu'il était déjà miné par la maladie.



Je veux terminer ce travail de mémoire avec un livre hors-norme (qui était le préféré de mon fils et je crois savoir pourquoi). Il s'agit de *Ungern, le Baron fou*, Balland, 1973 (réédité en 1987 par Art et Histoire d'Europe sous le titre *Ungern, le dieu de la guerre* puis en 1997 par Veilleur de proue, *Ungern, l'héritier blanc de Genghis Khan*. C'est l'épopée extraordinaire d'un homme ha-

bité par un rêve grandiose et qui va, lucidement, jusqu'au bout de son destin. Jean fait dire à Ungern, dans le livre qu'il lui a consacré : « **L'aigle solitaire, lui, est païen. Pas besoin de secte pour retrouver la communion avec les forces de la nature (...)** S'il y a un Dieu, il est sur la terre et non dans le ciel. Il est en nous et non hors de nous. Les Japonais savent cela mieux que moi. C'est ici, en Mongolie que vont se rencontrer et se reconnaître l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident, sous le signe du soleil (...) Savoir. Pour qui sait, tout s'explique. Les superstitions des paysans estoniens et les proverbes de mes cavaliers cosaques. Tout un monde qui surgit de la terre. Je suis superstitieux parce que j'essaye de retrouver les forces de la nature. Je sais que je fais partie du monde et que ma volonté est la même que celle des fleurs qui finissent par triompher de l'hiver glacé. Je vois des signes partout : dans le vol des oiseaux et la forme des nuages, dans la mousse humide, dans l'eau croupissante, dans les pierres aux formes étranges. Le mystère est visible. Il nous entoure. Je suis fort de toute la force du monde ».

Il y avait, chez Jean Mabire, un mystique que peu de gens, je crois, ont décelé. C'est cet homme hors du commun, avec lequel j'étais en communion profonde, que je retrouve dans la dédicace de son livre *Thulé* : « **Pour Pierre Vial, cette longue quête de notre soleil vaincu que nous avons menée ensemble et à laquelle nous restons toujours fidèles** ».

Pierre Vial



Jean Mabire ou la gravité du Dasein

par Robert Dragan

Les amis de Jean Mabire m'ont sollicité pour écrire un article dans un dossier portant sur Jean Mabire et la métapolitique.

Mes premières réactions ont été de me sentir honoré d'être ainsi contacté, et à la fois de mesurer ce que l'étendue de mon ignorance pouvait me faire dire d'approximatif, voire de faux sur le sujet.

Et puis je me suis souvenu de la découverte de son travail dans ma jeunesse : comme bien des garçons de mon âge, j'ai été accroché par la densité dramatique de ses récits. Si je n'ai pas tout lu de son œuvre, j'estime en avoir quand même connu une part assez large pour me faire l'interprète au moins de ces jeunes lecteurs d'autrefois, que la découverte de *Maître Jean* a durablement impressionné. C'est à l'abri de leur autorité que je me tiens aujourd'hui : je vais essayer de me faire l'interprète de ceux de mes contemporains qui l'ont lu et aimé.

Je précise tout d'abord que je ne l'ai rencontré qu'une seule fois. Tout jeune, j'avais, avec un ami, envisagé d'aller le trouver en Normandie, au prétexte d'une dédicace. Nous nous ravisâmes par timidité, car en fait, nous ne savions pas très bien quoi lui dire ni comment. C'est plus tard, lors d'une réunion annuelle d'écrivains, que j'osais approcher du stand qu'il partageait alors avec Pierre Vial. Il m'avait semblé que le rapprochement de Jean-Marie Domenach du parti croate méritait d'être commenté et je pensais tenir là, me semblait-il, le césame d'un début d'échange dialogué. Il me fit répéter ma demande ainsi que le nom du bonhomme, leva bien haut les sourcils et me dit n'avoir rien à penser de particulier sur la posture du dit auteur. C'est la loi de ce type de rencontre : d'autres badauds vinrent l'aborder ou lui demander une dédicace, et j'en fus pour mes frais. Mon ami Louis-Christian Gautier m'a depuis fait grand reproche de n'avoir pas su approcher son ami Jean, que son épouse Isabelle n'a cessé depuis de me décrire comme le plus affable des hommes.

Il est un fait que tant son physique rond que son attitude bonhomme contrastaient avec la matière quasi uniment guerrière et révolutionnaire de ses ouvrages. Ses prestations



chez Bernard Pivot, animateur de la principale émission littéraire télévisée de l'époque, se déroulaient dans une atmosphère bénigne, ce qu'on a peine à imaginer aujourd'hui. Je pense cependant qu'autre chose que la tolérance pro-

pre à l'époque lui permettait de couper court à toute velléité d'agression, mais nous y reviendrons. Cet aspect débonnaire du personnage est également souligné par son vieil ami Pierre

Vial dans le numéro de *Terre et Peuple* qui lui fut consacré après sa disparition en 2007. Il y évoque ses visites dans la Manche, partie quasi insulaire et excentrée de la Normandie, où Jean Mabire était correspondant de la presse régionale. Pierre raconte l'avoir vu évoluer parmi le petit peuple des paysans et des marins pêcheurs comme chez lui, « connu comme le loup blanc ». La scène où il lui prête de vieux vêtements pour battre la campagne se termine en fou rire (lisez!) : les deux compères aussi érudits l'un que l'autre semblent



s'évertuer à s'harnacher comme des gueux. Pour visualiser la scène, on songe à *Jean Gabin*, natif de Méru (Oise) mais normand d'adoption, qui affectait de ne jamais lire autre chose que la gazette locale, mais dont Michel Audiard disait qu'il connaissait par cœur des pages entières du *Voyage au Bout de la Nuit*. Ce mélange entre science et rusticité se retrouve chez le Bourguignon Vincenot, et je l'ai aussi constaté chez mon ami Jean-François Gautier.

Jean Mabire aspirait à partager la familiarité du peuple normand qu'il ne contribua pas peu à sortir d'une relative discrétion en lui tendant le miroir de son prestigieux passé viking. Il partageait ses traits les plus déroutants, comme ce goût du juste milieu qui peut passer pour de l'indécision. Le « *p'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non* » n'était pas selon lui la marque d'un centrisme mou (encore qu'il caractérise assez les comportements électoraux de ce peuple), mais d'une philosophie de la vie. Les Normands forment un greffon sur la Gaule romaine. Ils sont immigrants et fondateurs, comme les Américains. Tous comme ces derniers, leurs ancêtres ont connu les dangers, l'incertitude de l'établissement avant que ce dernier ne soit durable. Leur morale est par conséquent *existentialiste*. Il leur convient d'être et de durer. Cette tournure d'esprit a deux conséquences : être fortement identitaire, et présenter la plus grande souplesse face aux événements qui rythment l'existence. La première surprendra : quoi ? Pas de langue propre comme en Bretagne (de simples patois du



Analyse

grand ensemble de la langue d'oïl). Pas de religion propre (il y eut une poussée protestante au XVI^e siècle qui reflua devant la contre-réforme). Pas d'irrégentisme politique organisé. Mais un entre-soi qui a surpris bien des *horsains* établis sur les terres normandes. Quand sous l'influence de Jean Mabire et de quelques autres, on a réveillé l'héritage scandinave, cela a aussi bien fonctionné qu'en Bretagne lorsqu'on y a réveillé le celtisme : autocollants présentant le « N » du duché comme une voile de navire viking collés au cul des voitures, jumelage avec des cités scandinaves, fêtes du millénaire, exaltation de l'œuvre de Guillaume le bâtard, romans identitaires (*Le Dernier Viking* du prix Goncourt Patrick Grainville). Quant à la seconde, elle est constitutive de l'être normand. Peu de provinces ont donné autant d'artistes et d'écrivains à la France. Chez tous, on retrouve ce fatalisme devant les aléas de l'existence ; aléas qu'il convient d'affronter en les contournant, voie en les acceptant :

« *Navigare necesse est, Esse non necesse* ». Être, c'est vivre, il ne faut pas trop s'imaginer qu'on soit quelque chose de plus que nos actions. Cette sagesse eut une traduction tantôt dramatique, et tantôt burlesque, chez Maupassant en particulier ; tandis qu'abondent dans le Duché les fantaisistes grinçants, en faisant une sorte de seconde Belgique : Alphonse Carr, Alphonse Allais sont aussi pays. C'est à ma connaissance dans l'œuvre de Drieu La Rochelle que sont poussées à leur maximum ces deux valeurs, être collectivement et vivre individuellement. Dans *Gilles*, la boussole du personnage central est Carentan, sorte de *gentleman farmer* résidant dans le Bessin, auprès duquel il revient périodiquement prendre conseil.

C'est pour la geste des combattants de la Grande Armée Européenne qu'est surtout connu Jean Mabire. Ces récits lui apportèrent un grand succès éditorial. Il s'agissait de célébrer le combat des vaincus, combat pour une cause qui ne lui était pas totalement étrangère. Ils constituent un genre tout à fait particulier, ni biographie ni thèse, mais plutôt des chroniques. Jean Mabire parcourut toute l'Europe à la recherche des survivants de la seconde guerre mondiale. À la lecture de ses récits, consacrés généralement à une unité combattante particulière, volontaires scandinaves, volontaires français, on perçoit en filigrane tout le travail de documentation mené en amont : interview des personnes retrouvées, recherche dans les archives, repé-

rages précis sur les cartes à grande échelle. Il en résulte un déroulé fluide et distancé des faits : les acteurs sont cités, des plus obscurs aux plus célèbres, leurs paroles rapportées avec précision, les généalogies conduisant aux engagements expliquées et contextualisées. Leur lecture s'apparente à celle de romans, ce qu'ils ne sont assurément pas ; mais ce sont cette fluidité, cette densité de la matière qui assurèrent leur succès auprès des lecteurs : les livres d'Histoire de Jean Mabire n'ont pas la lourdeur des thèses universitaires, mais ils ne puisent jamais à l'imaginaire comme dans les romans historiques.

Ils ont la vertu de raviver la mémoire de petits acteurs de la Grande Histoire, qui sans lui, auraient sombré dans l'oubli. Dominique Venner remarque que les soldats qui trouvent la mort dans l'Iliade sont tous nommés, ainsi que leur cité d'origine. Même si leur présence n'occupe qu'un vers, ils gagnent grâce à Homère l'immortalité promise aux héros. Il en va exactement de même des premières classes et caporaux des récits de guerre de Jean Mabire : apparaissant modestement une ou deux fois, leurs noms brillent pour nous aux Champs Élysées des morts au combat. Les anciens textes indiens disaient qu'il y avait deux voies à l'immortalité : celle des pères, que souvent ces jeunes combattants n'ont pas eu le temps d'être, et celle des héros dont survit la « *gloire impérissable* ». On ne peut oublier que Jean Mabire fut lui aussi un combattant, du temps de la guerre d'Algérie (lire « *Commandos de chasse* »). À Pierre Vial, il disait classer les hommes en deux catégories : ceux au côté desquels il était prêt à faire la guerre, et les autres. C'est cette voie de l'honneur qui lui valut le respect que j'évoquais plus haut. De son attitude dans sa propre vie, il avait gagné une aura que nombre de témoins m'ont décrite. Sa simple présence autour d'un feu suivant une fête communautaire galvanisait l'auditoire avide de sa parole. On me dit un jour qu'il pouvait ainsi tenir en haleine son public une nuit durant. Guillaume Faye et Patrick Rizzi, dans un numéro de *Nouvelle Ecole* consacré au philosophe Martin Heidegger résumait ainsi la vision du penseur de la *Révolution Conservatrice* : « *l'existence (Dasein) nous fait « être dans le monde » (in der Welt sein) ; elle nous fait par là, « sortir de nous-mêmes* ». » C'est, en vertu d'une tradition toute normande, ce qu'enseigna le païen Jean Mabire à ses lecteurs : par l'exemple, par l'expérience, et non par un discours abstrait.

Robert Dragan





Quelques réflexions sur la pensée métapolitique de Guillaume Faye

par Robert Steuckers



Je fis la connaissance de Guillaume Faye à Lille pendant l'hiver 1975-1976. Dans une salle de la métropole de la Flandre gallicane, il prononçait une conférence sur l'indépendance énergétique de l'Europe. Un sujet qu'il a toujours eu à cœur, plaidant inlassablement pour une autarcie énergétique basée principalement sur le nucléaire, comme le voulait la France depuis les années 1960. L'indépendance énergétique procure la puissance, mot essentiel dans son discours, laquelle permet d'échapper à la soumission à l'hégémon américain. S'il y a soumission et non puissance, le déclin, la déchéance et la disparition s'ensuivent. Détenir la puissance permet de gérer, d'administrer et d'affronter le réel. Faye s'est toujours déclaré « **réaliste et acceptant** ».

Plus tard, surtout à partir de l'année fatidique de 1979 (et j'expliquerai ici en quoi elle fut fatidique), nous eûmes de longues discussions portant sur des sujets géopolitiques, géostratégiques et géo-économiques. Sur d'autres thèmes aussi, bien sûr. Et sur nos souvenirs d'enfance, d'étudiant, de lecteurs. Il en ressort que Faye a été l'élève d'un collège de jésuites à Angoulême, sa ville natale. Il y a acquis une solide formation gréco-latine, à partir de laquelle, sans le dire, ce qui est dommage, il a déployé sa métapolitique originale. J'y reviendrai.

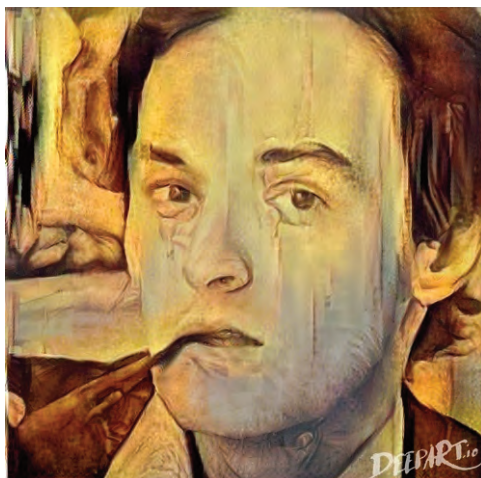
Guillaume Faye est entré dans la mouvance néo-droitiste par les tremplins du *Cercle Oswald Spengler* et du *Cercle Vilfredo Pareto*, où oeuvrait également Yvan Blot, avec lequel,

en dépit de leurs différences et de leurs itinéraires parallèles et non communs, il partageait quelques idées-forces, dont l'hellénisme (plutôt aristotélécien), l'intérêt pour une économie politique dégagée des slogans libéraux et marxistes, la volonté de ne pas s'aliéner la Russie (de Brejnev à Poutine). Ces deux cercles initiaux de la mouvance néo-droitiste en Ile-de-France abordaient des thèmes « réalistes », véritablement politiques. Faye y est toujours resté fidèle, ayant horreur du bla-bla phatique, des poses grandiloquentes et de la jactance inepte. Faye, dans son hostilité à ces dérives, se référait souvent à la notion de « **nuisance idéologique** », développée par l'un de ses maîtres à penser, Raymond Ruyer. À cette critique des « nuisances idéologiques », s'ajoutera, dès 1980, la méthode de la « **doxanalyse** » (analyse des opinions) de Jules Monnerot, par ailleurs, auteur d'une *Sociologie des révolutions*. Monnerot communiquera à Faye l'idée d'hétérotélie : le résultat d'une politique basée sur une « nuisance idéologique » n'est jamais conforme aux intentions initiales. Vouloir faire le bonheur des administrés au nom de bricolages idéologiques (François Bourricaud, autre référence de Faye) conduit généralement à de la gabegie, au mieux, à des catastrophes au pire (et nous y sommes depuis quelques années!).

Quand j'ai connu Faye, la sphère occidentale glissait progressivement vers le néolibéralisme, soit vers une domination du politique



Témoignage



« Faye voit, pour faire simple, un héritage païen (c'est-à-dire « grec » selon lui), à la fois apollinien et dionysiaque, qui est le socle le plus sûr, le plus solide de notre Europe. Cet héritage, toujours présent mais oblitéré et refoulé en jachère, a été vicié par la christianisation. Cette christianisation a mutilé l'héritage grec, non pas celui, édulcoré, répété à satiété dans les établissements d'enseignement (Nietzsche) ad usum Delphini mais celui, vivant, que l'helléniste et mythologue Walter Otto a mis en exergue. »

par l'économique. Pour restituer le primat du politique (Carl Schmitt, Julien Freund) et pour échapper au tout-économique, il fallait s'intéresser aux pensées économiques non libérales, hétérodoxes (c'est-à-dire non mancheriennes, non marxistes et non keynésiennes), laissant toutes leurs places à l'histoire spécifique des États ou Empires, aux institutions spécifiques nées de l'histoire des peuples, aux données ethnologiques et anthropologiques. L'idée essentielle fut celle de promouvoir à nouveau, dans les débats théoriques, l'autarcie ou la semi-autarcie des grands États nationaux (François Perroux) ou des grands espaces (Friedrich List, Carl Schmitt, André Grjébine), car l'économie n'était alors plus au seul service de l'économie elle-même ou des instances de financiarisation mais au service des populations, afin de pérenniser celles-ci dans le temps, de lier les générations successives dans des stratégies efficaces de survie. L'économie ne peut donc être surplombante, doit être bridée par le politique et se mettre au service de l'État ou de l'Empire (du Grand Espace selon Carl Schmitt, encore peu connu à l'époque de nos conciliabules au sein du département « Études & Recherches » du GRECE.

Dans la première moitié des années 1980, Faye était le lecteur attentif d'ouvrages montrant les dégâts anthropologiques provoqués par l'effacement progressif du politique et par les avancées victorieuses du tout-économique. Deux concepts, particulièrement fins, ont mobilisé toutes ses attentions : l'obésité de l'État selon Jean Baudrillard (par ailleurs auteur d'un ouvrage sur les dégâts générés par la société de consommation, par le consumérisme) et l'idée que nous entrons dans une « ère du vide » selon la définition qu'en donnait Gilles Lipovetski. Un État obèse, handicapé par un assistanat démesuré, un secteur tertiaire pléthorique et un secteur culturel trop subsidié, ne peut retourner à l'essentiel, à ses fonctions régaliennes, véritablement politiques. Cet étouffement conduit notamment, via le consumérisme selon Baudrillard et via les niaiseries des variétés télévisées à la mode américaine, à un vide culturel problématique, empêchant les élites culturelles d'un pays (ou d'un continent), de trouver dans leur culture propre les ressorts pour débayer leurs sociétés des scories apportées par l'obésité.

D'où la métapolitique à défendre auprès des élites (platoniciennes) doit consister en un travail de réminiscence permanente de l'héritage grec (Platon, Aristote, Hérodote, Thucydide) comme socle de la pensée théorique et pratique, devant déboucher sur un réalisme de type aristotélicienne (il le répétera lors de sa dernière émission à TV Libertés), appelé à consolider sans cesse la puissance réellement existante au sein de la politique dont on ressort, ou à faire passer à l'acte ce qui est potentiellement en puissance mais encore en jachère (Aristote, Gentile, les actualistes néerlandais); cette métapolitique vise à rendre la politique svelte et souple, forte et non obèse

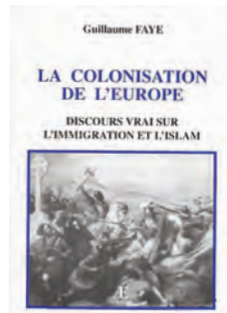


(Baudrillard), tout en l'innervant d'un discours émanant d'une « pensée forte » qui donne à nouveau substance à la société qui, ainsi, ne bascule par dans le « vide » (Lipovetski).

Cependant, l'existence d'institutions et de pratiques « démocratiques » (ou « partitocratiques ») dans les pays occidentaux font que les nuisances idéologiques, dénoncées par le Prof. Raymond Ruyer, se répandent à la fois dans les classes populaires et dans les élites (via un enseignement dévoyé depuis l'irruption des idéologies impolitiques à partir des événements de mai 68). Toute étude généalogique de ces nuisances idéologiques oblige à admettre, bien évidemment, que le ver était déjà dans le fruit (nos sociétés occidentales) depuis la prise de pouvoir en 1789 par les « sociétés de pensée » (Augustin Cochin), voire depuis la querelle des Anciens et des Modernes au XVII^e siècle (relisons Bossuet!). Faye a dès lors développé, au départ des concepts que lui avait inculqués Giorgio Locchi, une vision de l'histoire (des pensées), qu'il explicitera dans un petit ouvrage, publié en très peu d'exemplaires et sur un mode artisanal à Embourg près de Liège, et intitulé « Europe et Modernité ». C'est sans doute le texte le plus ardu de Faye. Ce n'était aussi qu'un premier jet qui aurait mérité un développement plus ample (on va s'y atteler!), assorti d'explications en un langage plus délayé, plus accessible.

Faye voit, pour faire simple, un héritage païen (c'est-à-dire « grec » selon lui), à la fois apollinien et dionysiaque, qui est le socle le plus sûr, le plus solide de notre Europe. Cet héritage, toujours présent mais oblitéré et refoulé en jachère, a été vicié par la christianisation. Cette christianisation a mutilé l'héritage grec, non pas celui, édulcoré, répété à satiété dans les établissements d'enseignement (Nietzsche) *ad usum Delphini* mais celui, vivant, que l'helléniste et mythologue Walter Otto a mis en exergue. Quand Faye parlait d'héritage grec ou de paganisme, il parlait en tant que lecteur de Walter Otto (ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier les libations et les goliardises).

La trajectoire suivie par la société européenne sera dès lors la suivante : elle poursuivra le projet chrétien ou christianomorphe (dont



la forme dérive d'une laïcisation du message chrétien) tout en maintenant en son intériorité, une résistance tacite de son hellénité fondamentale (une « hellénité walter-ottienne ») ou de toutes les autres formes de perception cosmique du monde vivant, formes perceptibles en dehors de l'aire hellénique ou hellénisée, face à une expansion croissante, en son sein, d'une vision chrétienne ou christianomorphe, non cosmique et donc athée, laquelle se rationalisera à partir de la Réforme et surtout du XVII^e siècle pour déboucher sur l'esprit raisonnable des « sociétés de pensée » (Cochin), sur le schématisme de Locke (la vulgate anglosaxonne) et sur l'idéologie des droits de l'homme (dont les dérives potentielles seront mises en évidence par Edmund Burke, au vu des dérapages odieux de la révolution de 1789).

En ce sens, des réactions comme le *Sturm und Drang* allemand et la pensée de Herder sont des avatars, partiellement inconscients, de l'hellénité cosmique refoulée. Pour Locchi, le coup de boutoir magistral contre l'avancée de la vision christianomorphe sera donné par le wagnérisme. Pour revenir à l'époque où cette vision du déclin du christianomorphisme et du retour de l'hellénité se précise chez Faye, c'est-à-dire la fin des années 1970, nous obtenons la vulgate de la « nouvelle philosophie » et de son principal représentant, Bernard-Henri Lévy : un hypothétique Yahvé, repensé au comptoir du Twickenham suite à l'ingurgitation de quelques whiskies bien chambrés, aurait généré au fil des siècles la rationalité républicaine, purgée de tout résidu d'organicité né de la glèbe, laquelle rationalité doit impérativement s'ériger comme système incontournable qui a pour mission permanente d'arracher les racines de la culture du peuple et des élites enracinées, par la violence s'il le faut. Nous avons là l'ébauche de la répression qui s'abat aujourd'hui sur tout ce qui n'applaudit pas aux faits et gestes du néolibéralisme macronien et woke. Soit « **le système à tuer les peuples** », titre du premier ouvrage majeur de Faye, qui n'a toujours pas pris une ride, *mutatis mutandis*.

Les sciences (physiques et biologiques) et la technique, qui prennent leur envol au XIX^e siècle, pourront se mettre au service ou de l'hellénité cosmique renaissante, véritablement européenne, ou du projet



Témoignage

christianomorphe athée et anticosmique. En soi, ces sciences et ces techniques sont neutres. Pour Jürgen Habermas et ses mentors de l'Ecole de Francfort, que Faye lisait très attentivement, la technique et les sciences sont « fascistoïdes », dans le sens où elles se mettent au service du pouvoir, quel qu'il soit (national-socialiste, stalinien, libéral rooseveltien), plus exactement au service des dirigeants à l'« ère des directeurs », selon James Burnham (autre référence de Faye et de Thiriart). Or on ne peut faire l'économie des « directeurs », lesquels sont les administrateurs de la « puissance » qui protège la vie, la survie économique, sociale et démographique du peuple.

La métapolitique, le combat des idées, doit donc conquérir le mental (du latin *mens*) des « directeurs », perçus comme les « philosophes » de la tradition platonicienne, lesquels ne sont donc pas des boniments abscons mais des hommes d'action et de prospection. Ces « directeurs » doivent donc avoir un bagage hellénique et non un bagage christianomorphe, post-calviniste, post-presbytérien (Wilson!) ou post-lockien. Un bagage athénien (ou romain) et non un bagage yahvique, pour reprendre la jactance pénible et ultra-simplificatrice de BHL.

L'Europe n'a donc d'avenir que si ses « directeurs-philosophes » redeviennent « grecs » (partiellement platoniciens, partiellement aristotéliens, apolliniens sans gommer le dionysiaque qui gît au tréfonds de tout homme, animés d'une véritable piété cosmique. Elle périra si ses « directeurs » assimilent les nuisances idéologiques, dérivées ou avatars d'un christianisme a-cosmique, ce qui, dans le contexte actuel, équivaut aux délires woke,



gendéristes et écologistes à la mode d'*Extinction Rebellion*. Notons, cinq ans après la mort de Faye, que l'année 1979, comme l'écrit l'historien allemand de notre époque contemporaine Frank Bösch, dans son maître ouvrage *Zeitenwende 1979 : Als die Welt von heute begann*, a inauguré dans le monde occidental toutes les nuisances qui ont précipité nos sociétés dans le déclin, dans la folie suicidaire (et qui font que nous sommes détestés dans les pays émergents et dans les pays défavorisés).

En 1979, BHL commence sa carrière, en fustigeant anticipativement tous les réflexes sains qui pourraient émaner d'un peuple, exigeant de pouvoir survivre. En 1979, avec Thatcher puis, un peu plus tard, avec Reagan, le néolibéralisme prend son envol qui mènera à la ruine de l'UE.

Toujours en 1979, le fondamentalisme islamique apparaît sur la scène internationale, ramenant entre le Maroc et l'Indonésie, le facteur religieux qui avait été refoulé par les États arabes laïcs, souvent portés par les militaires. Ce fondamentalisme, à l'analyse, servira très souvent de « proxy » pour mener les guerres (à basse intensité) que l'hégémon américain ne peut mener officiellement. On l'a vu en Afghanistan, en Syrie, en Tchétchénie. En 1979, l'affaire des « Boat People » annonce l'engouement malsain pour les déplacements de population, suite aux guerres abandonnées par l'hégémon, petites masses démographiques qui, utilisées par les services de l'hégémon, servent à transformer toutes les polities en « États composites » et ainsi à les affaiblir ou les faire implorer : cette pratique a atteint son sommet en 2015, par l'afflux massif de réfugés.





giés syriens, irakiens et afghans, de réfugiés africains suite à la disparition du verrou libyen, en Europe en général, en son cœur géographique allemand en particulier. La fusion du misérabilisme christianomorphe, devenu plus virulent avec l'affaire des « Boat People » qui avait réconcilié Sartre et Aron, et de l'islamisme radical au sein des diasporas musulmanes dans les banlieues d'Europe, préoccupera le Faye de la deuxième période, celle qui s'étend de 1998 à sa mort. La première période étant celle qui suit immédiatement la fin de ses études supérieures en 1973 pour se poursuivre jusqu'à la fin de son activisme métropolitique au sein du GRECE, fin 1986, début 1987.

En 1979 naît aussi, dans toute la sphère occidentale, dans l'américanosphère ou l'otanistan, la vogue écologiste, tout particulièrement en Allemagne, vogue qui embrayera sur toutes les modes délétères et anti-traditionnelles et, surtout, sabotera toute autonomie énergétique en Europe en rejetant le nucléaire : on voit aujourd'hui le profit qu'en tire l'hégémon sur fond de conflit russo-ukrainien. L'Allemagne a d'abord été vaincue par les tapis de bombes anglo-américaines et par le « **spadassin soviétique des thalassocraties** » (Ernst von Reventlow). Elle a ensuite été vaincue par le virus écologique, en tant que nuisance idéologique majeure articulée contre elle, virus inoculé par de Young Global Leaders en costume vert. Tel était bien le but de la manœuvre ! Les nuisances injectées dans le corps de l'Europe en 1979 ont provoqué une « convergence des catastrophes » que Faye anticipait dès le départ, une convergence qu'il décrira dans un livre qu'il fera paraître en 2007, juste avant la grande crise du néolibéralisme de 2008 et avant le réveil musclé de la Russie (avec l'affaire de la Géorgie et de l'Ossétie du Sud, en août de la même année).

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur la métapolitique de Faye (son amitié avec Julien Freund, ses années de frasques entre 1987 et 1997, les apports de Locchi, de Venner et de Blot, ses thèses sur la sexualité, ses thèses sur les rapports euro-russes et euro-américains, etc.). Mais finalement, on peut résumer cette métapolitique, dans le cadre de ce modeste article, à la nécessité militante de lutter sans discontinuité, avec les outils qu'il nous a légués, contre toutes les manifestations de ces nuisances idéologiques introduites dans nos sociétés occidentales dés-hellénisées en 1979, et contre toutes les racines idéologiques de ces nuisances, afin de faire advenir une Europe dés-occidentalisation, portée par l'archaïsme grec et par un instrumentarium techno-scientifique visant puissance et survie (l'archéofuturisme), sans cesse revigorée par un esprit d'aventure (Mabire !) visant la désinstallation, le dés-encroûtement permanent car l'ennemi est cet occidentalisme né d'une lecture superficielle et mutilante de la Bible depuis la Réforme hostile à la Renaissance, et d'une rationalisation graduelle et schématisante de cette superficialité

hystérique, cherchant l'avènement rapide de sociétés et de politiques annonçant pour les siècles des siècles les mêmes schémas éculés, imposés une fois pour toutes et en lesquels tous, Bochimans et Lapons, Khmers et Alakaloufs, sont priés de s'installer définitivement, une fois leur âme tuée par le système.

Faye, en utilisant les binômes enracinement/déracinement, installation/désinstallation, a repris le vocabulaire intronisé par Bernard Garcet à l'école des cadres de « Jeune Europe » (Jean Thiriart) à Louvain et à Bruxelles dans les années 1960 : il faut à l'Europe combattante en marche des militants politiques et métapolitiques enracinés et désinstallés qui annihileront les torpeurs incapables d'une humanité-zombi (Venner) ou triviale (Thiriart) qui, elle, est déracinée et installée dans les schémas tristes et répétitifs d'une vision du monde a-cosmique et a-tragique.

Ce combat est éternel et planétaire. Il ne connaît pas de fin. En septembre 1980, j'ai promis à Pierre Vial de défendre notre vision du monde, celle dont Faye fut l'exposant le plus pertinent, le plus audacieux, jusqu'à mon dernier souffle. Puissent d'autres reprendre le flambeau quand, comme Faye, je serai passé de vie à trépas.

Robert Steuckers

Petite note post scriptum

Je suis bien conscient de l'incomplétude de ce texte. Les lecteurs de ce bulletin des amis de Jean Mabire pourront découvrir sur la grande toile, deux autres textes publiés après la disparition de Guillaume Faye, rédigés l'un pour le site des éditeurs allemands de la brève nouvelle de Faye, imprimée dans la première version de son livre intitulé *L'archéofuturisme*, où il relate une journée d'un inspecteur impérial de la Grande Europe de Dublin à Vladivostok. Cet entretien évoque notamment l'intérêt de Faye pour la bande dessinée (Hergé, Jacobs, Franquin). L'autre, pour une revue théorique autrichienne, centrée, cette fois sur l'archéofuturiste. Ces textes, écrits à l'origine en allemand, ont été traduits en français :

- Entretien sur Guillaume Faye et l'archéofuturisme - Robert Steuckers répond aux questions de Philip Stein : <http://euro-synergies.hautetfort.com/archive/2020/08/20/entretien-sur-guillaume-faye-et-l-archeofuturisme-robert-ste-6258628.html>
- Guillaume Faye et la vision archéofuturiste : <http://euro-synergies.hautetfort.com/archive/2022/05/24/guillaume-faye-et-la-vision-archeofuturiste.html>





Jean Mabire, un « horsain » en politique

par Philippe Randa

« horsain » : étranger en normand.

Quel dommage, vraiment, que Jean Mabire n'ait eu le temps, sinon le projet, d'écrire ses Mémoires, à l'instar de tant d'autres. Qu'il aurait été simple, alors, d'y piocher toute la matière nécessaire à définir et à rédiger au mieux son approche de la politique, comme me l'a si imprudemment demandé d'en faire votre rédaction.

Faute de références qu'il m'aurait ainsi été possible de sélectionner selon mes choix et de commenter à ma guise, je ne vais donc m'appuyer que sur les souvenirs de nos conversations, à quelques confidences qu'il me fit (sans doute pas qu'à moi)... et à deux livres : *L'écrivain, la politique et l'espérance* devenu *La torche et le glaive* et *Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer*, soient ses réponses aux questions posées par l'écrivain et journaliste Francis Bergeron sur sa vie, ses engagements et son œuvre.

Tout d'abord, n'hésitons pas à l'affirmer d'emblée, la « politique politicienne » n'était pas la bolée de cidre de Maît' Jean : non qu'il ne se préoccupait pas des facéties gouvernementales et de leurs répercussions sur la société, qu'il ignorait les forces politiques en présence et se désintéressait des résultats électoraux, bien au contraire, mais il ne s'en ressentait guère pour se jeter lui-même dans la fosse aux politacailles, conscient qu'il n'y aurait pas été d'une grande utilité... Il avait mieux à faire ailleurs : lorsqu'il dérogea à cette règle, souvent parce qu'on l'y incitait, il n'eût généralement qu'à s'en repentir.

Pour preuve, cette phrase que ses admirateurs aiment tant à citer et qui résume parfaitement son désintérêt pour la foire à empoigne électorale : « **Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusion, mais le monde ne nous changera pas.** »

Un militant politique engagé, généralement enivré, sinon aveuglé d'illusions souvent fort sympathiques par ailleurs, n'est justement obsédé que par l'idée de changer le monde. Et pour cette raison, il est souvent amené à évoluer, à choisir différentes stratégies aux grés des réalités d'époque toujours en mouvement ; il peut – et se doit – d'appréhender alors la « chose publique » sous d'autres angles, parfois bien différents, mais c'est là un autre débat.

Ceci posé, Jean Mabire avait, bien évidemment, des idées politiques dont il n'a jamais fait mystère et qui n'ont pas forcément toujours été comprises, notamment par nombre de ses admirateurs. Et c'est là que le « bât » a tel-



Jean Bourdier et Jean Mabire.
Au Pub, une soirée d'août 1996.
Photo K. Mabire-Hentic





lement et très vite blessé qu'il jugea sans doute mieux de se mettre autant qu'on lui en laissait le loisir, en retrait de toute bataille politico-électorale.

Il n'y a qu'à rappeler qu'il se considérait – que ne l'a-t-il souvent fait remarquer sans que nombre de ses interlocuteurs n'y accordent toute l'attention qu'il aurait fallu – comme « socialiste européen », alors qu'il fraya la plupart de son existence, amicalement et professionnellement, avec un milieu politique plutôt (euphémisme !) « nationaliste et souverainiste. »

Il finit par s'y faire. C'était comme ça. Il ne changerait ni d'amis, ni de milieu politique, mais ses amis et ce milieu-là ne l'auraient pas changé non plus.

L'Esprit public

Remontons le temps à cette visite que lui fit **Hubert Bassot** ⁽¹⁾ alors qu'il était encore journaliste à *La Presse de la Manche*. Celui-ci parvint à le convaincre de quitter sa chère Normandie et de rejoindre l'équipe parisienne de *L'Esprit public*, revue nettement plus politique.

Jean s'en ouvrit à Francis Bergeron dans le livre d'entretien qu'il lui a consacré ⁽²⁾ :

« Pendant environ un an et demi, j'ai été l'adjoint de Philippe Héduy à la rédaction en chef de *L'Esprit Public*.

Héduy m'a donné une liberté totale, en me laissant cette seule consigne, qui n'en était pas une :

— *Tu écris ce que tu veux.*

Je me souviens être arrivé à une réunion de *L'Esprit Public*, où je suis tombé dans un milieu totalement réactionnaire, national, tout ce dont on peut rêver ; quand je vois cela, moi, je me sens parfois communiste...

Mais Héduy m'a dit :

— *Tu n'as qu'à mettre les pieds dans le plat.*

— *Je ne peux pas leur faire ça !*

— *Si, si, ne t'en fais pas, tu n'as qu'à dire ce que tu penses.*

Et c'est bien comme cela que ça s'est passé. J'ai donc fait à peu près à chaque article mon petit scandale, avec des gens qui se désabonnaient, en général le public d'un certain âge.

Les lecteurs qui s'emballaient étaient ceux qui appartenaient aux jeunesses de *L'Esprit Public*, les JEP. J'avais les JEP



comme soutien inconditionnel. Mais, sans bien m'en rendre compte, j'ai mis un désordre fantastique dans cette estimée maison ! »

Jean-Pierre Brun, engagé dans le combat pour l'Algérie française et auteur de plusieurs livres, était l'un des collaborateurs de *L'Esprit public* et témoigne dans son livre *« L'esprit public ou la dernière flibuste »* (éditions Dualpha, 2022) : « **Jean Mabire qui n'est certainement pas une grenouille de bénitier, en apôtre opportuniste d'une Europe nouvelle, monte en chaire pour prêcher une religion nouvelle qui palliera l'extinction des religions chrétiennes et communistes dans la confusion la plus totale.**

Curieusement ses analyses deviennent prophéties alors qu'il croit scandaliser la bien-pensance : « *Après un tsar chinois nous aurons un pape nègre. Cela mettra sans doute un peu plus longtemps mais toutes les Églises risquent fort de devenir des succursales afro-asiatique* ». (...) »

Il n'en reste pas moins que l'analyse strictement politique est partagée par les catholiques les plus réactionnaires : « *Que les marxistes se dévorent entre eux me semble cocasse, mais explicable. Ce qui l'est infiniment moins est l'attitude des chrétiens (...)* Je ne connais rien à la politique vaticane. Mais j'ai constaté d'une manière véritablement cruciale en Algérie que le conflit essentiel se livrait entre fils de la même Église. Les Musulmans, fellouzes et harkis, vivaient une guerre civile, tandis que les Chrétiens de gauche et de droite en vivaient une autre.

On ne peut pas nier que les opposants les plus farouches et les plus courageux à la guerre d'Algérie furent des militants catholiques tout comme étaient catholiques les partisans les plus résolus et les plus obstinés de l'Algérie française. C'est au nom de la même foi et du même Christ que des hommes se déchiraient. L'abbé Davezies et le révérend Père Delarue appartiennent à la même Église. Comment nous y retrouver ? Cette haine inexpiable entre fidèles d'une même Foi et fils d'un même Père ne peut m'empêcher de conclure que l'Église de Rome est malade.

Tout comme est malade l'Église de Moscou". »

Jean-Pierre Brun rapporte encore que : « La direction de la revue se doit d'établir



Notes

⁽¹⁾ 1932-1995, futur maire de Tinchebray et député de l'Orne, auteur d'un livre important sur l'Algérie, *Les Silencieux*, paru en 1958.

⁽²⁾ *Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer*, Francis Bergeron, collection « Patrimoine des Lettres », éditions Dualpha, 2014.



Témoignage

immédiatement le périmètre de sécurité susceptible de limiter le sinistre : *“Jean Mabire ne fait pas partie de notre Comité de Rédaction. Sa signature n’engage que lui. L’Esprit Public lui ouvre ses colonnes parce que sa pensée – qu’on peut ne pas approuver totalement, qu’on ne peut pas approuver du tout – présente cet intérêt de provoquer des réflexions, des réactions, et ce sont ces réactions qui nous intéressent”*. »

Jean Mabire est parfaitement lucide que ses prises de position ne font pas l’unanimité : *« Oui, en effet, j’ai vu, en relisant la collection, qu’il y avait eu des démissions de collaborateurs, partis sur la pointe des pieds ou avec fracas, selon les cas.*

Démission d’un certain nombre de gens, en effet. Par contre, développement du mouvement de jeunesse, car il y en a beaucoup qui nous ont rejoints, mais qui, évidemment, n’avaient pas la même notoriété que ceux qui partaient.

Pour moi, c’était très simple, j’ai averti loyalement Philippe Héduy et j’ai écrit noir sur blanc quel était mon but politique :

— *Tu en veux ou tu n’en veux pas, mais moi ce que je cherche à réaliser, c’est de faire évoluer notre public du nationalisme français au socialisme européen.*

Le régionalisme était susceptible aussi d’être mis en avant quand l’occasion s’en présentait. Héduy n’était pas du tout choqué. Au contraire ! Il était encore plus socialiste que moi, encore plus européen que moi, probablement moins chrétien que moi, si c’est possible ! Héduy était à cette époque-là assez exalté, et il me soutenait totalement, et il y a eu en effet la démission d’un certain nombre de rédacteurs, mais nous avons quand même continué vaille que vaille

Jusqu’au moment où Bassot s’est de plus en plus occupé de la revue. Il a voulu que *L’Esprit Public* joue véritablement un jeu politique. Il y avait d’un côté Philippe Héduy qui était – disons un petit peu nostalgique de l’Algérie française comme toute l’équipe l’était –, mais qui, d’accord avec moi, était très européen, car *L’Esprit Public* avait toute une frange de rédacteurs et de lecteurs très européenne.

Tandis que pour Bassot, l’idéologie ne comptait pas, ce qui comptait, c’était la politique, c’était les élections, c’était les amitiés, c’était ce que l’on pourrait résumer par ce mot un peu vulgaire de grenouillage, avec des succès, mais qui consistait à aller se balader chez Defferre, puis, de chez Defferre, passer chez Lecanuet, d’abord, après avoir récupéré le vieux père Bidault, et se lier ensuite avec l’avocat et futur candidat aux présidentielles, Tixier-Vignancour.

(...)

Là-dessus, il arrive toutes sortes d’histoires autour de la candidature Tixier, et



Bassot laisse complètement tomber Tixier pour jouer la carte Lecanuet. Il part vers le Centre démocrate, je me brouille à mon tour avec lui, pas tellement pour une raison idéologique, d'ailleurs. Je lui ai dit : — *C'est ton truc, tu fais de la politique, mais moi, je fais autre chose.*

Je faisais ce que le GRECE devait un jour appeler de la métapolitique. En fait, je pratiquais depuis 1947 la métapolitique sans le savoir ! Et j'ai continué. Mes articles sont rarement des articles politiques. »

De cette aventure, restera un livre de Jean Mabire consacré à... Jean-Louis Tixier-Vignancour, candidat à la présidence de la République française : « J'ai donc passé huit jours avec Tixier, j'ai fait mon livre, qui a paru aux éditions de l'Esprit Nouveau. Mais crac, Bassot se brouille avec Tixier. J'ai déjà eu des bouquins qui ont mal marché, mais alors un cas comme celui-là, on n'a pas fait mieux ! (...) Je ne rougis

pas de ce livre, c'est un livre de circonstance, avec une série d'histoires plutôt drôles. » ⁽³⁾

Europe-Action

La collaboration de Jean Mabire à *Europe-Action* aura la même durée que celle à *L'Esprit Public* et il s'emploiera surtout à lui donner un « certain style, une certaine forme » : « Selon moi, la forme, le style, peuvent apporter beaucoup plus que les idées. Je suis un visuel. Je crois à l'importance du visuel. »

Quant à l'aspect politique, il confiera à Francis Bergeron : « Les idées nationalistes, pour moi, cela ne signifie pas grand-chose. Mais comme l'équipe d'*Europe-Action* se disait européenne – dans le titre-même de la revue –, il était possible de publier de superbes photos de notre Europe, avec des textes et des légendes bien choisis (...) Pour ma part, j'ai essayé de rendre la revue positive. Je mettais systématiquement en avant des thèmes, des idées, illustrant de façon positive nos valeurs. Cela corres-



pond plutôt à mon état d'esprit, mon mode de fonctionnement. Je ne suis pas tellement porté à l'attaque, à la polémique, à l'agression. Je préfère défendre et illustrer, mais je reconnais bien volontiers que chacun a son style, chacun peut avoir ses préférences. »

Europe-Action ayant donné naissance au Mouvement Nationaliste du Progrès (MNP), lequel a donné naissance au Rassemblement Européen de la Liberté (REL). La politique éditoriale s'en ressent et les intentions électorales apparaissent vite sans espoir à Jean Mabire : « Je ne veux pas critiquer ce qui a été fait. Fallait-il prendre cette voie ? Ne pas la prendre ? Ce n'est pas mon rôle de porter ce regard critique. »

Minute

L'aventure d'*Europe-Action* étant terminée, Jean Mabire entre à *Minute*, d'abord comme pigiste et y retrouve Philippe Héduy : « Le rédacteur en chef le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, parce qu'il était directif et en même il vous fichait la paix, ce qui est quand même une chose rare. »

Mais Philippe Héduy finit par quitter l'hebdomadaire pour se consacrer à son Bureau de Production littéraire (BPL), spécialisé dans l'écriture ou la réécriture pour le compte d'autrui de livres commandés par des éditeurs. ⁽⁴⁾

Resté à *Minute*, Jean Mabire se voit un jour proposer le poste de chef de service des informations générales : « J'ai eu l'imprudence d'accepter. Vraiment, j'étais capable de faire un tas de choses, mais certainement pas d'être chef des informations générales de *Minute*. Car rien ne m'intéresse moins que les informations générales (...) Mon passage à *Minute* a été relativement long, mais il s'est trouvé que je n'y étais pas du tout à ma place. »

National hebdo

Des années plus tard, Jean Mabire devait renouer avec un hebdomadaire politique, ô combien ! : *National Hebdo*, successivement sous-titré « *Le journal de Jean-Marie Le*



Jean Mabire

Tixier-Vignancour

histoire d'un Français



Éditions Déterna

Notes

⁽³⁾ *Tixier-Vignancour : histoire d'un Français*, réédité en 2001 aux éditions Déterna.

⁽⁴⁾ Dans la recension d'Alain de Benoist sur la bibliographie de Jean Mabire, on trouve *La Marée noire* du « Torrey Canyon », chez Albin Michel en 1967 ou encore *Le bataillon Léopard*, signé du colonel Schramme et paru chez Robert Laffont en 1969, *La Neige et le sang*, de Paul Terlin, paru à La Pensée moderne en 1972, et *Les Princes du sang*, de Marion et Thibault d'Orléans, 4 volumes parus chez Balland en 1974.



Témoignage



Pen », « *Le journal du Front national* », « *Le journal pour la droite* », puis se voulant plus indépendant (rédactionnellement parlant) lors des années financièrement fastes, « *hebdomadaire d'informations nationales* », avant de redevenir à nouveau frontiste lors de nouvelles années de vaches (très) maigres.

Jean Mabire y tient une rubrique devenue fameuse, celle des *Que lire ?*, biographies d'écrivains célèbres en leurs temps ou post-mortem, parfois ignorés du grand public de leurs vivants ou même après, mais qui tous méritaient d'être connus, sinon reconnus. Ce à quoi Jean s'employa avec une rare honnêteté, quelles que soient les idées politiques ou les engagements de ces auteurs. Selon lui, ils méritaient tous leur place dans la grande histoire de la littérature, à un titre ou à une autre, qu'il se faisait fort de mettre en évidence.

« **Notons que, trente ans plus tard** [après *L'Esprit Public*], **Mabire suscita un débat du même genre**, écrit Francis Bergeron, **cette fois chez les lecteurs de *National Hebdo*. Ce qui était notamment en cause, à *National Hebdo*, c'était son soutien à l'Europe des patries charnelles, façon Saint-Loup, l'Europe aux cent drapeaux, quand beaucoup de lecteurs considéraient que toutes les formes d'Europe étaient condamnables et que seul le drapeau tricolore comptait.** »

Un jour, Roland Gaucher, le directeur, et Jean Bourdier, le rédacteur en chef, lui proposent de collaborer à une nouvelle rubrique,

Post-scriptum

Au moment de conclure ce (trop bref, forcément) coup de projecteur sur Jean Mabire et la politique, deux souvenirs me reviennent.

Le référendum sur le traité européen en 2005

D'abord, celui du troisième référendum sur le traité européen. C'était en 2005, donc... Européens convaincus (et fiers de l'être), nous nous demandions, Jean et moi, s'il fallait voter NON, ce qui renforcerait le camp des anti-européens, ou OUI et nous retrouver dans celui de tous ceux dont nous détestions par ailleurs aussi bien les opinions que les méfaits politiques. Un véritable dilemme. Nous hésitions, ce qui n'était pas notre habitude... jusqu'au moment où j'apprenais à Jean que tel chanteur à la mode – dont les insupportables engagements politiques se nourrissaient de souffrances historiques qui ne l'avaient pourtant guère concerné, étant né de l'autre côté de la Méditerranée – appelait à voter OUI. Nous vôtames donc... NON ! d'un même élan et avec l'assurance qu'il ne nous était pas possible de faire autrement.

Jean Mabire et la Franc-maçonnerie

Un jour, je lui demandais :

- *Au fait, tu penses quoi de la Franc-Maçonnerie ? On n'en a jamais parlé !*
Il eût un sourire amusé et me répondit :
- *Ce qui est drôle, c'est que beaucoup de mes amis sont persuadés que j'en fais parti et préfère donc ne pas aborder le sujet avec moi... et beaucoup d'autres, sachant que ce n'est pas le cas, souhaitent surtout que je n'y entre pas.*
- *Mais tu en penses quoi ?*
- *À l'époque où l'église était toute puissante dans la société, entrer en Maçonnerie était sans doute un moyen, presque le seul, de ne pas avoir à lui rendre de comptes.*



« *Libres propos* », alternativement une semaine sur deux avec Jean Nouyerigat, restaurateur atypique et figure pittoresque du milieu catholique souverainiste parisien : il s'agissait, pour l'un comme pour l'autre, de donner des coups d'œil sur l'actualité politique. Avec carte blanche, mais en se rappelant tout de même que le journal était proche, tout de même, d'un parti politique, ce qui ne leur avait pas échappé.

Jean accepta, tout de même un peu craintif de susciter d'éventuelles polémiques et donc très attentif à ne pas risquer d'aborder des perspectives politiques trop éloignées, sinon opposées, à celle du FN. Il y parvint assez facilement jusqu'au jour où...

Où la députée Marie-France Stirbois, aux convictions assumées de « catholique et française toujours », prit une position politique (je ne me rappelle plus ce dont il était question) avec laquelle Jean Mabire se trouvait pleinement en accord.

Aussitôt, il consacra ses « libres propos » suivants à en dire tout le bien qu'il en pensait et à encenser la prise de position, pour l'occasion, de l'ancienne épouse du secrétaire général du FN Jean-Pierre Stirbois.

Alors qu'il n'avait jamais eu le moindre compliment ou reproche pour ses « libres propos » précédents de la part d'un seul dirigeant du FN, Roland Gaucher lui rapporta qu'il avait dû essuyer plusieurs coups de téléphone furibards de membres du Bureau politique pour ce panégyrique de « La Stirbois » et que même Montretout (lieu de résidence à l'époque du Président du FN) n'appréciait pas du tout le bien qu'il en avait écrit. Rivalités internes obligeant.

Dégoûté (le mot n'est pas trop fort, c'est celui qu'il a employé pour me raconter cet épisode peu glorieux des Frontistes), Jean Mabire annonça qu'il cessait sur le champ ses « Libres propos » (au grand désarroi de la direction de NH qui en avait vu d'autres et qui ne lui en voulait pas plus que ça) pour se consacrer à l'avenir à ses seuls *Que lire ?*

Est-ce nécessaire d'expliciter plus longuement que Jean n'était vraiment pas fait pour se jeter dans la fosse aux politocaileries ?

La torche et le glaive, son seul livre « politique »... et encore !

Tout d'abord, dans son œuvre importante (plus d'une centaine de titres publiés), un seul livre semble répondre au sujet : celui qu'il publia en 1966 dans la collection « Europe » des éditions Saint-Just, que je rééditais en 1994

sous le titre *La torche et le glaive* aux éditions Libres Opinions, puis en 1999 aux éditions Déterna, puis en 2012 aux éditions de L'Encre et enfin dans la collection « Patri-moine des héritages » des éditions Dualpha en 2018. ⁽⁵⁾

Ces multiples rééditions prouvent l'intérêt qu'un tel recueil de textes n'a cessé de susciter auprès de nouveaux lecteurs. Jean Mabire en aurait-il été le premier surpris ? Sans doute !

Qu'est-ce que *La torche et le glaive* ? L'auteur s'en est expliqué lors de la première réédition dans un avant-propos titré « *Trente ans après...* » : « **La plupart des textes réunis dans ce livre ont été écrits voici une trentaine d'années, particulièrement en 1964, ce qui justifie le titre de cet avant-propos, où l'allusion à un des plus célèbres romans d'Alexandre Dumas est évidente.**

Publié en 1966 par les éditions Saint-Just comme premier volume de la collection Europe, qui borna là ses activités éditoriales, un recueil regroupait dix-huit de mes articles que l'on qualifiait de "politiques" – d'où le titre *L'écrivain, la politique et l'espérance*, dont je n'étais pas particulièrement satisfait, me considérant comme artisan plus que comme artiste et restant rebelle à ce que la plupart des gens nomment la politique.

Ce petit livre était devenu introuvable et quelque peu mythique. Après de longues hésitations, j'ai décidé de le publier à nouveau, en y ajoutant dix textes datant de cette époque, à quelques années près. En le confiant aux éditions Déterna, j'en profite pour changer le titre. Celui que je lui donne n'est pas de moi : il le reprend à un article que Gabriel Matzneff, dans le journal *Combat*, consacra naguère à une de mes chroniques. Ce n'est pas un très bon titre non plus, même s'il évoque l'indispensable conjonction de la pensée et de l'action, pour moi inséparable de toute vie militante. »

La dernière phrase est d'importance : « **l'indispensable conjonction de la pensée et de l'action, pour moi inséparable de toute vie militante** » : elle résume assez bien la « métapolitique » comme la concevait Jean Mabire : pensée, action, militantisme.

Mais à chacun sa place : militant politique, Jean Mabire l'aura été, certes, indubitablement, mais... à sa manière.

Philippe Randa

Notes

⁽⁵⁾ Petite confidence personnelle : si je me suis un jour « lancé » dans l'édition, ce fut dans le but de rééditer deux livres : le roman de Saint-Loup *Les copains de la belle étoile* et le recueil de Jean Mabire *L'écrivain, la politique et l'espérance*. Je n'imaginais nullement que je poursuivrais encore cette activité plus de trente ans plus tard.



En Corse, la métao remplace le fusil d'assaut!

par Jean-Paul Lorrain



Les « palatini » sont des menhirs dressés dans les temps anciens par les premiers habitants de la Corse et décrits par l'historien Ptolémée. Aujourd'hui *Palatinu* est le nom que c'est donné, il y a deux ans, une association culturelle identitaire corse, présidée par **Nicolas Battini**, Doctorant en langue et culture corse, ancien membre de l'exécutif de *Femu a Corsica*, en rupture avec la ligne officielle de ce parti. Condamné à huit ans de réclusion à l'âge de 18 ans, Nicolas Battini a fait six années de prison pour l'attaque à la voiture bélier de la sous-préfecture de Corte qui avait provoqué de gros dégâts matériels. Aujourd'hui, le responsable corse propose un nouveau narratif dans le nationalisme corse, « **un nationalisme de notre temps** ». « **La Corse ne fabrique plus de Corses, la machine est cassée. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faut la mettre au rebut. Il faut la reconstruire !** ».



Selon Nicolas Battini la défense de l'identité ne peut pas se résumer à la langue. La défense de l'identité ne peut pas se limiter à la traduction de slogans en langue corse. La défense de l'identité, c'est aussi la défense de

valeurs traditionnelles de la famille, de la ruralité, d'une certaine vision de la famille, du lien, aussi, aux réalités biologiques, à la question de la théorie du genre qui se pose ou de l'écriture inclusive.

Le « Palatinisme » consiste à promouvoir et à défendre un nationalisme corse actualisé par comparaison à un autre nationalisme corse qui est aujourd'hui dominant au moins dans les institutions et qui a été élaboré dans les années '70 et qui correspond à un autre narratif qui peut être qualifié de tiers-mondistes. Le nationalisme de Palatinu entend intégrer un certain nombre d'éléments qui constituent les débats des sociétés européennes et qui ne sont pas du tout pris en compte par ce même nationalisme issu des années '70.

Les cadres qui animent l'action de Palatinu sont de façon quasi exclusive issue du mouvement nationaliste corse. Palatinu se revendique comme une association apaisane, c'est-à-dire qu'elle n'a pas pour objectif de se considérer comme un parti électoral. Battini précise : « **en revanche il est vrai que Palatinu a vocation, et c'est une évolution majeure depuis un an, à soutenir des déclinaisons qui pourront être partisans ou électorales et qui tendront à représenter les idées qui sont développées par notre as-**



Analyse

sociation et qui divergent de façon radicale des visions que proposent les autres formations nationalistes. Considérer par exemple la Corse comme une colonie faisant partie du Tiers-Monde ce n'est absolument pas notre vision, nous considérons que le problème de la Corse n'est pas colonial vis-à-vis de Paris mais sociétal. Et nous considérons, par ailleurs, que nous n'appartenant absolument pas au Tiers-Monde et que par conséquent nous ne sommes tenus par aucune obligation de solidarité vis-à-vis des peuples du sud, mais que nous nous inscrivons totalement dans une vision européenne, civilisationnelle de notre propre identité. »

Le Président de Palatinu ajoute : « ce que nous apportons de fondamentalement différent par rapport aux autres formations nationalistes c'est une position très claire vis-à-vis de l'immigration quelle qu'en soit l'origine, mais tout particulièrement vis-à-vis d'une immigration qui n'est jamais évoquée et qui est de notre point de vue est une immigration particulièrement difficile à intégrer d'autant plus qu'elle a franchi un seuil relativement important en termes de nombre : c'est l'immigration qui vient des pays du sud de la Méditerranée et c'est précisément une problématique que les partis nationalistes ne souhaitent pas traiter. L'opinion publique ne peut pas supporter indéfiniment une telle pression migratoire sans tenter d'apporter des réponses politiques.

Nous avons aussi un autre point essentiel qui nous différencie et qui est le refus des théories du genre qui sont importées en Corse à Paris et à Paris par les États-Unis. Une théorie du genre qui a été votée à Bastia dans la discrétion totale, le 5 mars 2021 et qui est intégrée à la politique de la ville ce que nous dénonçons vivement en

ce que cette mesure n'a jamais fait l'objet d'une quelconque validation devant le suffrage universel, elle n'a jamais fait partie des bases programmatiques proposées aux électeurs lors des dernières élections municipales... par conséquent au-delà de la différence idéologique qui nous oppose à la mairie de Bastia il s'agit aussi de dénoncer une escroquerie politique qui est totalement immorale et inacceptable. Il y a aussi la question économique, car nous défendons une vision beaucoup plus libérale de l'économie... »

Ces propos viennent bousculer les deux partis autonomistes de tendances centriste et libérale (*Femu* et le PNC) ainsi que les deux partis indépendantistes (*Core in fronte* et *Cor-sica Libera*) historiquement ancrés très à gauche.

A n'en pas douter Palatinu tiens un discours novateur qui trouve un véritable écho dans la population qui se mobilise et manifeste dans la rue.

JPaul Lorrain



<https://palatinu.co/>



Quatre ouvrages de Jean Mabire disponibles!



Les Amis de la Culture Européenne rééditent quatre ouvrages de Jean Mabire, dans une Collection « Jean Mabire » qui en appelle d'autres à venir. Vous pouvez les commander par voie postale auprès de l'AAJM (AAJM. 1, rue de l'Église Baulne-en-Brie F-02 330 Vallée-en-Champagne) pour un règlement par chèque à l'ordre de l'ACE, ou directement en ligne pour un paiement sécurisé, sur le site www.editions-ace.com (ou en scannant le QR-Code ci-contre).





Association

Assemblée générale de l'AAJM

Montérolier, le 17/03/2024

Rendez-vous administratif obligatoire pour la pérennité de notre association, afin qu'elle puisse continuer à être la porte-parole officielle de Jean Mabire et de son œuvre, l'assemblée générale a également été l'occasion d'un point d'étape sur ce qui a été fait, et ce qui est à faire, notamment pour le grand rendez-vous de 2027 — cela va arriver très vite, année du centenaire de la naissance de Jean Mabire.

Le formalisme...

- Nombre de membres présents : 9
 - Nombre de membres représentés : 56
- Le quorum étant atteint, l'assemblée générale peut valablement délibérer.

Ordre du jour :

- Approbation du Rapport financier
- Approbation du Rapport moral (activités passées et à venir)
- Vote sur le changement de siège social
- Questions

La séance a débuté à 10h45.

Est désigné président de séance :

Decaen, Gautier.

Est désigné secrétaire de séance :

Levaux, Bernard.

Rapport financier

Le Commandant Levaux a présenté des comptes en équilibre.

Les rentrées sont les cotisations et la vente de livres - Il existe un stock de Jean Mabire (300 et 400 livres) dont une partie sera en vente lors du prochain Colloque de l'Illiade en avril.

L'essentiel des dépenses sont liées au Magazine, d'où l'importance de renouveler vos abonnements, et, pour ceux qui en ont la possibilité, de faire des dons déductibles des impôts !

Pour rappel, tous les postes au sein de l'association sont bénévoles, et les militants se déplaçant pour tenir des stands aux différents colloques ou conférences prennent à leur charge les frais liés à ces manifestations. Qu'ils en soient remerciés.

Le rapport financier est approuvé par l'assemblée générale à l'unanimité.

Rapport moral 2023

Activités année 2023

- Sont sortis **4 numéros de la Revue en**

2023, sous la direction du Commandant Levaux, dont il faut saluer la régularité et la ténacité qui permettent à notre association d'avoir un Magazine comme peu peuvent s'en prévaloir.

- A été organisée la marche de Jean Mabire sur les bords de Seine.
- Conférence organisée à Rouen en 2023 sur le livre de Jean Mabire, *Ungern le dieu de la guerre*.
- Stands tenus à l'Illiade, avec une belle fréquentation, ainsi qu'à *Lire sous les pommiers* où, il faut bien le reconnaître, peu de personnes furent présentes.
- **Classement des archives de Jean Mabire :**
 - 3 sessions de classement d'archives en 2023 (lettres, cartons, etc.)
 - Recension de tous les *Que Lire ?* dans *National Hebdo*.
 - Classement actualisé et référencé de toutes les archives.
- Les **éditions ACE** : 4 ouvrages réédités de Jean Mabire y ont été réédités : le but est de les rendre financièrement accessibles, en luttant contre le phénomène d'inflation délirante que l'on peut constater sur certains

sites de vente en ligne, .

- Site **Jean-Mabire.com**. Modernisé, enrichi, nous veillerons à le compléter avec des numéros du *Magazine de l'AAJM* en pdf – consultables gratuitement – et par les vidéos des *Que lire ?*, jusqu'alors hébergées par le site de TVNC.tv.

Changement de siège social

Le siège social actuellement encore à Saint-Servan doit être changé pour s'établir officiellement au 1 rue de l'église à Vallée-en-Champagne (F- 02 330)

Le changement de siège social a été approuvé par l'assemblée générale à l'unanimité.





Activités pour 2024

- Nous participerons au **colloque de l'Illiade le 6 avril prochain**, par la tenue d'un stand. Venez-y nombreux nous rencontrer et compléter vos collections de livres et de Magazines!
- Grâce à Érik, organisateur des 17 premières éditions, nous pourrions participer à la **18e Marche de Jean Mabire en juin**. Les éléments vous seront communiqués dans le prochain n° du magazine de l'AAJM.
- Nous désirons rechercher de nouvelles citations de Jean Mabire pour en avoir au moins d'ici la 2024 sur le site internet CITATIO (il en compte aujourd'hui 26 — bien trop peu). **Amis lecteurs, nous comptons sur vous** : relevez les passages que vous trouverez significatifs dans les livres de Mait'jean, et communiquez-nous par email (contact@jean-mabire.com) la citation, le titre de l'ouvrage et la page.
- La hausse des tarifs postaux rend d'autant plus nécessaire la création d'une **lettre de diffusion par email, au moins deux fois par an**, pour augmenter le contact avec les membres de l'association. Encore faut-il que nous ayons les adresses emails de tous nos abonnés et adhérents! Merci de nous les communiquer avec noms et adresses à contact@jean-mabire.com
- Il nous faut **mettre à jour la bibliographie de Jean Mabire**, notamment en faisant le tri dans toutes les rééditions sous différents titres, une politique souvent trompeuse menée par les maisons d'édition, parfois avec des contenus tronqués comme chez *Grancher*!
- **Préparation de projets pour 2027** et notamment des interviews en vidéo : interviewer toutes les personnes ayant été en contact avec JM au cours de sa vie.
- Avec l'accord de Mme Mabire, réédition de nouveaux ouvrages difficilement trouvable à des prix corrects dans leur ancienne édition.
- Réunion et conférences dans le **Nord**, en **Alsace**, en **Bretagne**, etc.. Les dates et les lieux vous seront communiqués par email ou dans le Magazine. Si vous désirez organiser une conférence dans votre région, contactez-nous.



- **La réalisation de vidéos traitant des livres *Que Lire?* va reprendre**. Nous recherchons des jeunes intéressés par ce défi afin de lire les textes devant les caméras! Très bonne école de formation, cela nous permettra de réaliser des podcast audio et vidéo, lisibles sur de nombreux supports. Lancez-vous!



Le rapport moral est approuvé par l'assemblée générale à l'unanimité.

Présentation Mme Patte

Michèle Patte a présenté les souhaits de Didier Patte, décédé le 5 février 2023, quant à ses archives et la création de la **Fondation Didier Patte**. Un manoir en cours de rénovation sera d'ici 2025 le lieu de dépôt de toutes les archives de la fondation. Ami de Jean Mabire dès 1959, créateur du Mouvement Normand et artisan de la réunification normande, Didier Patte disposait d'une bibliothèque de travail exceptionnelle, notamment sur la Normandie et le régionalisme. Tous les ouvrages de Jean Mabire en font notamment partie, et une part importante de leur correspondance amicale, militante et culturelle (Didier Patte fut, par exemple, co-auteur de Jean Mabire pour *La Maëve* ou *l'Histoire de Normandie*) y sera également déposée. C'est donc une réalisation importante, y compris pour la préservation du travail de Jean Mabire.



SAMEDI 6 AVRIL 2024 DE 10H À 18H30

Maison de la Chimie - 28 rue Saint-Dominique 75007 Paris

DE L'HÉRITAGE À L'ENGAGEMENT L'EUROPE DE NOS ENFANTS

XI^e COLLOQUE DE L'INSTITUT ILIADE



PROGRAMME PRÉVISIONNEL COLLOQUE

MATIN – Aux sources pérennes de l'Europe

Introduction – Philippe Conrad

Des Indo-Européens à l'Europe-Puissance :
un mythe et un destin – Pierluigi Locchi

Europe/Occident – Aux sources de notre identité – Olivier Battistini

Généalogie critique de l'UE – Christophe Réveillard

L'Européen face aux autres peuples – Bernard Lugan

Les sentinelles de l'Europe – Olivier Eichenlaub

APRES-MIDI – L'Europe que nous voulons

Discriminer ou disparaître – Pierre Gentillet

Table-ronde: L'Europe aux 100 drapeaux

L'Europe, terre des libertés ! – Jean-Yves Le Gallou

L'Europe – terre d'équilibre – Lionel Rondouin

Notre imperium, quelle actualité ? – Thibaud Gibelin

Pour une Révolution européenne ! – Solenn Marty



ILIADE

Informations et billetterie:

institut-iliade.com

facebook.com/Institutiliade

t.me/InstitutILIADE

twitter.com/InstitutILIADE

odysee.com/@InstitutIliade

• Nombreux stands • Dédicaces des auteurs • Exposition d'art • Buvette